

MONSARD ET LA RELIGION

A Thesis
Presented to
The Committee on Graduate Studies
The University of Manitoba

In Partial Fulfilment
of the Requirements for the Degree
Master of Arts

by
JAMES BERNARD SANDERS, B.A.,
April, 1949

TABLE DES MATIERES

<u>CHAPITRES</u>		<u>PAGES</u>
	Introduction.....	1
I	Jeunesse et Education du Poète.....	7
II	Le Paganisme des Premières Oeuvres..	18
III	Ronsard aux Alentours de 1560.....	50
IV	Les Discours (1560-63).....	68
V	Les Dernières Années de Ronsard.....	92
	Conclusion.....	99
	Bibliographie.....	106

L'étude que nous nous sommes proposés de faire à travers l'oeuvre poétique de Pierre de Ronsard représente une tentative pour résoudre une des nombreuses énigmes dans lesquelles la littérature française de l'époque abonde. Nous nous sommes efforcés de connaître avec le plus de précision possible la religion d'un humaniste qui est aussi le plus grand poète de la Renaissance française. Avant d'aborder notre problème, cependant, il est essentiel de récapituler rapidement l'ambiance religieuse de l'époque.

M. Paul Laumonier écrivit en 1909, "Le paganisme avait tout envahi au XV^e siècle en Italie, au XVI^e siècle en France, non seulement les arts plastiques, non seulement la langue et la littérature, mais encore l'esprit et les moeurs."¹ Cet illustre critique, qui a consacré ses meilleures années à l'étude de Pierre de Ronsard et de son oeuvre, insiste là sur une conception qui, au fond, est essentiellement vraie. Le profane, en effet, s'était mêlé à tout à l'époque de la Renaissance.

Abordons la Renaissance à ses débuts en Italie.² Depuis

1 Paul Laumonier, Ronsard, Poète Lyrique (deuxième édition), Hachette, Paris, 1923, p. 554.

2 "De l'Italie est venue la grande secousse qui a tout ébranlé." Phrase de Pierre Villey citée par Henri Gambier dans Italie et Renaissance Poétique en France, Padova, 1936, p.3.

longtemps, les grands prélats de l'église catholique même essayaient, non pas de lutter contre l'infiltration des idées profanes dans le sein de l'église mais au contraire de les réconcilier avec le dogme chrétien. S'inspirant en grande partie d'Aristote, Saint-Thomas d'Aquin (1225-1274), qui précède de loin la Renaissance, pensait qu'une nouvelle philosophie chrétienne faite d'éléments néo-platoniciens, aristotéliens et chrétiens était nécessaire. Il suffit d'examiner les grands noms de la philosophie italienne de la Renaissance pour s'apercevoir que ces hommes entreprirent un travail énorme de synthèse et d'assimilation. Le célèbre cardinal Pietro Bembo témoigna d'un amour profond pour les auteurs classiques, pour la philosophie antique (Gli Asolini 1505).

L'auteur de la Vita Platonis, Marsile Ficin (Marsilio Ficino) (1433-1499), qui entra dans la prêtrise à quarante ans, fut un autre philosophe de la Renaissance qui, dans son volume De Christiana Religione (1474), montra clairement les affinités entre le néo-platonisme et le christianisme et, dans son ouvrage Theologia Platonica de Immortalitate Animae, vit en Platon l'anticipation du christianisme. Certes, Georgios Gemisto Pletho ou Plethon (1355-1450), philosophe byzantin fort estimé à Florence, avait déjà montré certains excès de ces tentatives, car on dut le censurer pour avoir eu des idées hétérodoxes. Son volume Nomoi "is an apologia for a universal theism, into which, the Neo-Platonic philosopher holds, all the best elements of Greek, Christian, Mohammedan and Zoroastrian theology

should enter."³ Mais, chose surprenante, la réaction fut de courte durée et ce fut un cardinal, Jean Bessarion (1395-1472), qui le défendit, un cardinal qui s'intéressait à Platon et qui traduisit la Metaphysique d'Aristote!

Il resta à acclimater ce zèle au sol français et Mr. W. F. Patterson put bien constater:

Platonic ideas in northern Europe found their most cordial welcome from earnest Churchmen connected with what has come to be known, since their time, as the pre-Reform movement.⁴

Germain de Gancey, chanoine de Bourges accueillit chaleureusement le Platonisme en France et se mit en correspondance avec son ami Ficin. Pour ne citer encore qu'un autre nom, Guillaume Bâillonnet (1470-1537), qui exerça tant d'influence sur Marguerite de Navarre, ne se montra point hostile à un tel envahissement des idées profanes. Dans le domaine de la philosophie pure, Symphorien Champier (1473-1539) écrivit à Lyon un ouvrage ayant pour but la réconciliation du Christianisme et du Platonisme: Peri Archon, de principiis disciplinarum Platoniarum (1500) etc; Jacques Lefèvre d'Étaples (1455-1537), pré-réformateur érudit, fit de son mieux pour réconcilier Platon et Aristote et pour

³ W. F. Patterson, Three Centuries of French Poetic Theory (1328-1630), première édition, U. of Michigan Press, 1935, p.913

⁴ W. F. Patterson, Op.cit., p.924

auteurs
 propager la connaissance des antiques dans ses Commentarii et Hecatonomiae (1506). Prenons un autre domaine qui subit de pareilles influences: la littérature. Il n'y a ici, cette fois, rien qui devrait nous surprendre. Il était fort naturel que celle-ci subit la première et le plus complètement un tel envahissement des idées courantes. Joachim Du Bellay, porte-parole de la Pléiade conseilla à maintes reprises dans la Défense et Illustration de la Langue Française l'imitation des anciens; il fallait comprendre "imitation au détriment, en partie, de la tradition nationale."

...je veux bien avertir ceux qui aspirent à ceste gloire d'imiter les bons auteurs Grecs et Romains, voire bien Italiens, Espagnols et autres...Qu'on ne m'allegue point icy quelques uns des nostres qui sans doctrine, à tout le moins non autre que mediocre, ont acquis grand bruit en nostre vulgaire.⁵

Ces "bons auteurs Grecs et Romains" furent pour la plupart des païens et nous ne nous étonnons pas que la littérature française de l'époque, qui fut une imitation plus ou moins fidèle des modèles de l'antiquité respire quelque peu ce paganisme.⁶ Pour l'étroitesse d'esprit de

⁵ Joachim Du Bellay, La Défense et Illustration de la Langue Française, Garnier, Paris, 1946, p. 83

⁶ "...ce paganisme est celui de la Renaissance, lequel n'est plus tout-à-fait le paganisme antique, ni même celui d'Alexandrie." Ferdinand Brunetière, Histoire de la Littérature Française Classique 1515-1830, Delagrave, Paris, Livre III, p. 350.

certaines gens de l'époque, ces vagues de paganisme restèrent incomprises et répréhensibles. Mais pour bien des autres, rien ne semblait plus naturel. Les Français de la Renaissance paraissent avoir pris l'exemple de l'Italien Pétrarque qui en faisant un examen de conscience écrivit:

I am not afraid of being considered a poor Christian by declaring myself so much of a Ciceronian. To my knowledge, Cicero never wrote one word that would conflict with the principles proclaimed by Christ.⁷

Dans ce qui va suivre, nous verrons en effet que ces hommes, en dépit d'un certain esprit de libre examen, d'un amour passionné pour les lettres antiques et païennes, amour souvent excessif, sont encore profondément enracinés dans le sol religieux français. Il est vrai qu'ils sont souvent étrangement entachés de vices et que nous assistons à des manquements à la morale qui sont indéniablement blâmables. Mais, à part cette immoralité qui nous choque et ce manque de goût intellectuel, cette ivresse bacchique - qui ne sont que les signes de la Renaissance en France - nous devons appeler les Français de l'époque des chrétiens, des catholiques. Penser le contraire "ce serait croire" comme l'exprime si bien un critique contemporain "que ces hommes du temps pouvaient, sans

⁷ Pétrarque, *Epistolae Familiares*, XXI, 10 Cité par D. Bush, *Renaissance and English Humanism*, U. of Toronto Press, 1939, p. 50.

difficulté, rompre par une sorte de prodigieux miracle les milliers de liens par quoi leur pensée, et leur sensibilité et leur volonté se trouvaient enchaînées par le christianisme..."⁸ En effet, ce n'était pas encore le XVIII^e siècle et Voltaire, et les historiens, les critiques français, pour la plupart, s'entendent pour dire: "Le pays était profondément catholique." M^r. G. Cohen, en résumant les caractéristiques de l'époque dans son Ronsard, écrira:

L'esprit peut penser, la morale exister en dehors du dogme, auquel d'ailleurs on n'a pas cessé de croire. L'athéisme présumé d'un Dolet ou d'un Jodelle est une exception, qu'il est au reste malaisé d'établir.⁹

C'est donc dans cette ambiance qu'il va nous falloir étudier Ronsard et son attitude envers la religion.

⁸ Lucien Febvre, Le Problème de L'Incroyance au XVI^e siècle, La Religion de Rabelais, Albin Michel, Paris, 1942, p. 408.

⁹ Gustave Cohen, Ronsard, Sa Vie et Son Oeuvre, (troisième édition), Boivin et Compagnie, Paris, 1946, p. 9.

CHAPITRE I

ENFANCE ET EDUCATION DU POETE

Bornons-nous, dès maintenant, à suivre une ligne chronologique d'une soixantaine d'années environ et commençons immédiatement à suivre cette ligne qui dévie à plus d'un endroit. Disons tout d'abord que Pierre de Ronsard, comme le suggère son nom, fut de famille vraisemblablement noble. Sur plusieurs pages de l'oeuvre ronsardienne se trouvent des allusions aux aïeux illustres du père, Loys, serviteur de la royauté jusqu'au moment de sa mort et chevalier de l'ordre de Saint-Michel, à ceux de la mère, Jeanne de Chaudrier, parmi lesquels se trouvaient les la Trémouille. Aïeux qui, selon les Ronsard de la Renaissance, avaient des terres dans les pays du sud-est de l'Europe "plus bas que la Hongrie"¹⁰ et, s'appelaient "Ronsart." Des recherches récentes ont certainement prouvé, en partie, la réalité de cette revendication.¹¹ Ces origines nous expliquent au

¹⁰ P. de Ronsard, "A Pierre de Pascal," Le Bocage de 1554, E. Droz, Paris, 1932 (Société des Textes Français Modernes), p. 61.

¹¹ Voir: la discussion de Mr. P. Laumonier à la page 62 du Bocage de 1554. Les critiques du passé ont douté du droit de Ronsard de se ranger parmi la noblesse. En somme, les prétentions des grands de la Renaissance étaient outrées, les Guise se disant les descendants de Charlemagne, Baïf voyant ses origines en Louis le Gros. Par contre, on ne nie pas qu'un "Ronsart" ait été noble et croisé et qu'un de ses fils ait fait la guerre contre les Anglais au service de Philippe de Valois.

moins le catholicisme du jeune Ronsard. Il dut croire sincèrement à la vieille maxime "une foy, une loy, un roy." C'était, en effet, un héritage assez commun dans les familles nobles de France.¹² Nous en avons en effet des témoignages assez précis. Dans une pièce du Bocage de 1554, "Prosopopée de Louis de Ronsard," le poète raconte une vision dans laquelle son père descend du ciel pour donner des conseils des plus pertinents à son fils. Voici des vers qui expriment clairement la façon de vivre envisagée pour un fils de famille noble:

Premierement crain Dieu sur toute chose
 Aye toujours dedans ton ame enclose
 Sa sainte loi, et toujours Jesu Christ,
 Nostre Sauveur, en ton coeur soit escrit.¹³

Louis met son fils en garde contre le larcin, le meurtre, la luxure, l'avarice et finit par des conseils qui en disent long sur le loyalisme, le traditionalisme du noble français:

Croire en la foi que tes peres ont creu
 Mais par surtout, obeis à ton Prince,
 Et n'enfrain point les loix de ta Province.¹⁴

¹² Serait-ce comme Mr. Gustave Cohen le veut, un "respect plus extérieur que foncier, plus traditionaliste que spontané de la doctrine de l'Eglise?" Ronsard, p. 285. Nous verrons cet aspect à la suite avec plus de détails lorsqu'il sera question du rôle joué par Ronsard pendant les guerres de religion.

¹³ Bocage de 1554, édition Laumonier, p. 41-42.

¹⁴ Ibid p. 42

Cette idée, à son origine si simple, clôt l'apparition du père qui s'envole aux cieux de nouveau:

Vivant ainsi, tu seras bien heureux;

...

Et, mort, ton ame en la vie eternelle
Se viendra joindre à la mienne, et à celle
De ton feus oncle, et de ta mere aussi,¹⁵

Henri Chamard a donc raison quand il dit dans un passage de son Histoire de la Pleiade "Ronsard était d'une famille où l'attachement au catholicisme était de tradition."¹⁶

Ronsard fut, durant ces premières années, le catholique traditionnel qui ne questionnait pas, à qui plaisait l'esthétique de l'église de Rome. Il fut fier de nous entretenir de son église paroissiale, Saint Gervaise et Protaise, de parler de la joie qu'apportaient ses fêtes, et de son frère Charles qui était prêtre.¹⁷ Ronsard ne connut pas de doutes, car son catholicisme de jeune homme fut en même temps rationnel. La force d'un pays, d'un gouvernement, ne dépendait-elle pas énormément de cet agent conservateur et source d'union: la religion? Ronsard le croira sincèrement. Les

15 Ibid. p. 43

16 Chamard, Histoire de la Pleiade, t.II, p. 366.

17 Ronsard, Ceuvres Complètes, II, p. 5, "Hinne a Saint Gervaise et Protaise." Deux oncles du poète: Jean et Jacques de Ronsard furent également prêtres.

idées de patrie et de religion se confondent en lui.¹⁸ Il verra, en qualité de page, pendant ses années d'adolescence les rives de pays étrangers et sera d'autant plus content d'être Français de race et catholique de religion. Même s'il "commença à pratiquer avec jugement les moeurs et façons estrangeres, à observer curieusement les choses plus remarquables, et faire son profit de toutes,"¹⁹ il ne quitta jamais plus la France, en dépit de ce que dit Binet à propos d'un voyage postérieur en Italie.²⁰ Bref, Ronsard, tel que nous le voyons au premier abord, est bien français et catholique et nous avons lieu d'insister sur ce point.

Il est vrai que dans le Bocage de 1554, on trouve des vers autobiographiques d'un tout autre ordre. D'après ces vers, nous pourrions croire que, de très bonne heure, Ronsard fut poète profane et imaginaire. Certes, les vers qui suivent sont fort explicites:

18 Ronsard montra dans bien des vers élogieux combien c'était vrai aussi pour le noble français du XVI^e. Dans la "Prosopopée de feu François de Lorraine, Duc de Guise," ce héros catholique déclare,

A moy qui sans flechir d'une invincible foy
Fus serviteur de Dieu, de France et de mon Roy.

Oeuvres complètes, XII, p. 299-300.

Le roi, dans les poésies de l'époque, est "tres chrestien", "catholique."

19 Claude Binet, Vie de Ronsard, p.7 de Laumonier, Ronsard, Poète Lyrique.

20 Ibid, p. 7 "Après ce voyage, il en fit un autre en Piemont."

Je n'avois pas douze ans qu'au profond des vallées
 Dans les hautes forets, des hommes reculées,
 Dans les antres segrets de frayeur tout couverts,
 Sans avoir soing de rien, je composois des vers.
 Echo me répondoit et les simples Dryades,
 Faunes, Satyres, Pans, Napées, Oreades, ...
 ...Et les Nymphes suivant les fantastiques Fées
 Autour de moy dancoient à cottes degrafées.²¹

Evitons de dire, cependant, que ce tableau est tout-à-fait véridique. A douze ans, Ronsard n'a composé des vers que mentalement. Il fera ses premiers essais vers 1542 seulement. Et cette scène suggestive et quelque peu chaotique des divinités de la forêt, n'est-elle pas une image littéraire²² d'une période postérieure, celle de Coqueret, collège où Ronsard étudia et où la lecture et l'étude des auteurs grecs et latins firent cristalliser sa pensée? Regardons aussi la date de cette pièce, publiée en 1560 en tête du II^e livre des Poèmes. Ronsard avait déjà trente-six ans. Nous dirons, et ceci est essentiel, qu'avant la période de Coqueret on ne pourrait guère l'accuser de professer autre chose que le catholicisme. Il est vrai que quelques-unes des devises du château de la Possonnière (sa demeure familiale) respiraient l'air profane et païen de la Renaissance, à savoir:

Voluptati et gratiis .
 Veritas filia temporis .
 Avant de partir (Carpe Diem) .

²¹ Oeuvres complètes, édition Lemerre, 1914-19, V, p.176 Voir aussi: "Hymne de l'Automne", Oeuvres Complètes, édition Droz. XII, p.47-48 où une scène pareille est peinte peuplée de: Nymphes, sylvains, fées, etc.
 "Je n'avais que quinze ans que les mons et les boys."

²² Les antres sont bien des détails réalistes, des cavernes creusées par la nature dans les versants de la Loire, mais l'ensemble des fées, dansant sur le pré est plutôt un souvenir d'Horace, Carmina, I, IV, 5.

devises que Ronsard dut savoir par coeur. Mais n'étaient-elles pas compensées par d'autres d'inspiration purement chrétienne? :

Domini oculus longe spec.
Domine conserva me.
Respice finem.

Si nous faisons un pas en avant pour arriver aux environs de 1550, année de la publication des Quatre Premiers Volumes des Odes, nous rencontrons un autre Ronsard. Ce Ronsard était poète et poète profane! Nous essayerons tout à l'heure de résoudre ce problème qui se pose alors: y a-t-il une différence profonde et fondamentale entre le Pierre de Ronsard des années d'adolescence et celui de 1550? Ronsard chanta dès lors avec ardeur dans Les Amours et dans les Odes une jeune Italienne, Cassandre Salviati qu'il avait rencontrée à Blois en 1545 et lui souffla à l'oreille qu'elle devrait jouir de l'existence car, comme la rose, sa beauté allait ternir. La doctrine du "Carpe Diem", doctrine essentiellement mondaine, a été bien apprise. Ce Ronsard était aussi orgueilleux - moi, dira-t-il, dans l' "Avertissement Au Lecteur" "osai, le premier des nostres enrichir ma langue de ce mot Ode - " ²³ En somme, les imitations littéraires d'Horace et de Virgile, d'Ovide et de Catulle, d'Hésiode et de Pindare certainement suggèrent un paganisme assez substantiel qui a remplacé le catholicisme ou s'est

²³ P. de Ronsard, L'Art Poétique, Cinq Prefaces, C.U.P., 1930, p. 26.

allié au catholicisme des premières années. Avons-nous le droit de dire cela?

Ce qui nous intéresse alors, pour connaître l'âme et l'esprit du Ronsard de 1550, est de savoir à peu près le genre d'éducation que recevait notre poète; entendons-nous d'avance, éducation formelle, car nous ne savons que trop peu de ses premières lectures, des relations du jeune Ronsard avec les érudits de l'époque. Il va sans dire qu'un jeune homme d'un tel rang social ne serait pas illettré à quinze ou à seize ans. Et quelles lectures plus séduisantes que celles des classiques! A cet âge, Ronsard était page en Ecosse et en Angleterre où, selon son biographe Binet, il fréquentait un certain gentilhomme (M. Paul) qui "avait aussi souvent un Virgile en la main qu'une baguette,"^{sur} l'expliquait à Ronsard, ce dernier à son tour "ayant toujours en main quelque Poète françois qu'il lisoit avec jugement."²⁴ Nous savons également d'après la préface à l'Art Poétique de Jacques Peletier du Mans que Ronsard, même en 1542 ou 43, lisait et appréciait Horace. Ce poète et mathématicien écrit, rappelant une visite de Ronsard au Mans en 1543: "Ce nom d'Ode a été introduit de notre tans par Pierre de Ronsard, auquel ne failhire de temoignage que, lui etant encore an grand'jeunece, m'an montra quelques-unes de sa facon,

24 C. Binet, op. cit., p. 9-10.

an notre vile du Mans, e me dit delors qu'il se proposoet ce g'anre d'ecrire a l'imitacion d'Horace..."²⁵ Ronsard lui-même fera allusion à ce premier attachement à Horace dans l'avertissement "Au Lecteur" (Quatre Premiers Livres des Odes; 1550) et le cardinal du Perron relatera dans son Oraison Funèbre sur Ronsard que celui-ci, comme page en Ecosse, lisait journallement Virgile, Horace et les poètes français. Rien ne nous permet d'en dire plus sur son éducation première.

Que dire maintenant de cette période cruciale de Coqueret?

Ronsard entra à ce college, paraît-il, sous le patronage du fameux traducteur de Sophocles, Lazare de Baïf, humaniste, philologue, diplomate. Tout d'abord, parlons des maîtres et de leur enseignement. Dans "L'Hymne de l'Automne," tout en nous décrivant l'éveil de la poésie en lui, Ronsard dira du principal, helléniste très connu à l'époque, Jean Dorat ou Daurat, de son vrai nom Dinemandi:

...je vins estre
Disciple de d'Aurat, qui longtemps fut mon maistre,
M'aprist la Poésie, et me montra comment
On doit feindre et cacher les fables proprement,
Et à bien deguiser la verité des choses
D'un fabuleux manteau dont elles sont encloses:
J'apris en sa maison à immortalizer
Les hommes que je veux celebrer et priser,²⁶

25 Cité par G. Cohen, Ronsard, p.43

26 Ronsard, Oeuvres Complètes, XII, p.50: il dit ailleurs:
disciple je vins etre

A Paris, de Daurat qui cinq ans fut mon maistre
En Grec et en Latin...Bocage de 1554, p.70

Ces cinq ans sont mentionnés aussi dans "De Son Retour de Gascogne" Oeuvres Complètes, II, p.199, où Ronsard rend hommage à son, "Dorat, reveil de la science morte." Ce Dorat mérite plus que les quelques mots que nous lui consacrons ici. Nous renvoyons le lecteur aussi aux pages consacrées à Dorat, à Coqueret et à son histoire par Henri Chamard dans Histoire de la Pleiade, I, chapitre II "L'Education de la Pleiade."

Ronsard, comme laissent entrevoir ces vers, se pencha vers une poésie classique imprégnée d'esprit païen: mythologie, fables, rites. Il apprit en même temps l'art de flatter les hommes et les dames de la cour - art nécessaire pour réussir. Il imita - mais, comme nous le dit la fameuse préface aux premiers tomes des Odes, pour égaler et surpasser.

A part Dorat, qui était, admettons-le, bien supérieur au régent de Vailli du Collège de Navarre où Ronsard alla à dix ans, il se trouvait à Coqueret la fameuse confrérie de Turnèbe, Muret,²⁷ Pontus de Tyrard, Antoine de Baif - jeunes humanistes tous épris de l'antiquité. Ronsard, nous raconte Binet, veillait jusqu'à deux ou trois heures du matin où il réveillait Baif qui ne laissait pas refroidir sa place. Il n'est pas sorti de Coqueret comme du Collège de Navarre "sans rien profiter."²⁸ Ce qui est paradoxal, c'est qu'à bien des points de vue, Navarre, fondé en 1304, était un des meilleurs collèges. "Les prélats les plus éminents, les professeurs et les prédicateurs séculiers les plus écoutés, s'ils ne sortaient pas de Sorbonne, avaient été formés en Navarre."²⁹ Coqueret, un des collèges parisiens fondés au XV^e siècle, lui était piètre en comparaison - il faisait partie d'une vingtaine de petits collèges parisiens du temps.

commentera

27 Muret ~~redigera~~ les Amours de Cassandre de 1554. Montaigne parle de lui élogieusement dans les Essais, II, 23, "Marc-Antoine Muret que la France et l'Italie reconnaît pour le meilleur orateur du temps."

28 Ronsard, Bocage de 1554, p. 66.

29 A. Renaudet, Préréforme et Humanisme à Paris, Champion, 1916, p. 32

Ronsard préféra, pourtant, le roitelet à l'aigle, peut-être parce que Coqueret mettait l'accent surtout sur les études profanes, c-à-d sur les humanités. C'était au Collège de Navarre ou à la Sorbonne où on faisait généralement les hautes études théologiques. G. Cohen écrit justement: "On devine quel bouillonnement d'idées et de projets fermente chez les jeunes humanistes du Collège de Coqueret: philosophie, philologie, littérature, mais religion et politique leur demeurent étrangères et indifférentes."³⁰

Pour ce qui est de la littérature à Coqueret, quels auteurs eut-il sous les yeux? Ronsard découvrit le Prométhée d'Eschyle et, après la lecture "en plein vol," demanda au maître Dorat pourquoi il lui avait caché si longtemps un tel trésor! Grâce à Dorat, il eut connaissance de beaucoup d'autres auteurs grecs. Depuis 1504, Coqueret abritait l'érudit humaniste, Denys Lefèvre, régent de grammaire, qui commenta la Grammaire Grecque de Théodore Gaza, les oeuvres rhétoriques de Quintilien, de Cicéron, de Filetfo, la Pharsale de Lucain. En 1507, Lefèvre rapporta une version de l'Illiade de Rome (celle de Niccolo della Valle). Voilà où puisa Ronsard, en partie, pendant ces cinq ans.

Notons que, pendant les premières décades du siècle, les imprimeurs français trouvaient profit à mettre sur le marché les ouvrages de Théocrite (1510), Tite-Live, Ovide, Cicéron, Horace (1511) -

30 G. Cohen, Ronsard, p. 66

imprimés^{chez} Josse Bade; Lionardo Bruni, Virgile, Juvénal, Sénèque,
 (1512) - imprimés^{chez} Polybe; Valère, Maxime, Thucydide, Salluste,
 (1513); Opuscules de Pétrarque (1514) et caetera. Les Odes de 1550
 continrent donc une variété d'allusions et d'emprunts à des auteurs
 tels que Claudien, Moschos, Properce, Callimaque, Sannazar, Apollonius,
 Eschyle, Hésiode, Catulle, Nicandre et maint autre que les imprimeurs
 du siècle avaient présentés aux lecteurs français. On peut, en somme,
 relever des allusions à une trentaine d'auteurs classiques environ,
 une dette considérable. Ronsard ne s'inspira pas ~~point~~ de ses con-
 temporains, "ne voiant en nos Poëtes François chose qui fust suffisante
 d'imiter"³¹ même chez le plus grand, le badin Clément Marot.³²
 L'intérêt de cet élève de Coqueret se porta uniquement sur les modèles
 que lui fournissait l'antiquité.

31 Ronsard, Cinq Préfaces, p. 26

32 Notre document ici est La Défense et Illustration,
 Paris, Garnier Frères, Chapitre IV "Quels genres de poemes doit
 élire le poete françois" Du Bellay déconseille "toutes ces vieilles
 poësies françoises" (p.85) et préconise l'imitation des anciens:
 "Distile, avecques un stile coulant et non scabreux, ces pitoyables
 elegies, a l'exemple d'un Ovide, d'un Tibule et d'un Properce, y
 entremeslant quelquefois de ces fables anciennes, non petit ornement
 de poésie." (p.85).

CHAPITRE II

DES

LE PAGANISME ~~XVNS~~ XIXES PREMIERES OEUVRES

Ce qui nous intéresse surtout dans ces premières poésies, c'est de pouvoir distinguer et computer l'élément païen et l'élément chrétien. L'élément païen est certainement le plus substantiel. Il le sera, d'ailleurs, presque partout dans l'oeuvre de Ronsard (certains hymnes, les Discours de 1560-63 étant des exceptions notables) car, admettons-le, Ronsard n'était guère capable d'écrire des ouvrages d'inspiration purement chrétienne.³³ Toute son énergie fut utilisée pour sentir, comprendre et assimiler cette richesse de détails classiques. Ce fut constamment le chant profane qui le tenta et qu'il sut si bien composer:³⁴

³³ Dans l' "Epître au Lecteur" dans Trois Livres du Recueil des Nouvelles Poesies de 1563-64, il se dira incompetent de traiter en détail de la majesté de Dieu et nous ajoutons foi à cette humilité trop rare, d'ailleurs, chez lui. "Quand j'ay voulu escrire de Dieu, encore que langue d'homme ne soit suffisante ny capable de parler de sa majesté: je l'ay fait toutesfois le mieux qu'il m'a esté possible... moy pauvre infirme et humilié, qui me confesse indigne de la recherche de ses secrets et du tout convaincu de sa deité..." Oeuvres Complètes, Laumonier, XII, p.5.

³⁴ Evitons, pourtant, d'arriver trop vite à une conclusion telle que la suivante, celle du critique Perdrizet, "ce livre [la Bible] qu'on ne lui a jamais fait lire et que lui, le savant, n'avait peut-être jamais ouvert" P. Perdrizet, Ronsard et la Réforme, Fischbacher, Paris, 1902, p.77. Nous doutons qu'un fils de famille noble du XVI^e siècle n'ait pas connu les doctrines chrétiennes énoncées dans la Bible. Erasme montra le point de vue humaniste, "A mon avis et de mon consentement, le laboureur et le maçon et tout autre artisan lira la Sainte Ecriture" Cité par Perdrizet lui-même, Op. cit., p.77. A plus forte raison que cet idéal fut déjà réalisé depuis longue date chez les familles nobles françaises et en lisant l'oeuvre de Ronsard, nous trouvons un certain nombre d'allusions précises à ce grand livre, la Bible.

...Quand je veus d'amour ou écrire ou parler,
 Ma langue se desnouë, et lors je sens couler,
 Ma chanson d'elle mesme aisément en la bouche.³⁵

Procédons donc à l'examen de ce paganisme. En premier lieu, les sacrifices et les rites ne manquent pas dans ces premières poésies. Une certaine Denise (sorcière, si nous pouvons en croire le poète) va recevoir un sacrifice considérable.

Je suis apresté si tu veus
 De te sacrifier cent beus
 Affin de ravaler ton ire,³⁶

Et de même Cassandra dans les Amours de 1552:

Au cuoeur d'un pré loing de gents escarté,
 ...
 De gazon verdz un temple je te vouë
 ...
 Là, touts les ans je te pairay mes voeux,
 Et soubz tes piedz j'immoleray cent boeufz
 Pour le bien faict d'avoyr saulvé ma vie.³⁷

Cassandra fut l'objet d'un autre sacrifice important dans le Sonnet

n° XCIX des Amours:

A toy chaque an j'ordonne un sacrifice,
 Fidelle coing, ou tremblant et poureux,
 Je decouvry le travail langoureux
 Que j'enduroy, Dame, en vostre service...
 ...Eusse-je l'or d'un peuple ambicieux,
 Tu toucherois, nouveau temple, les cieux,
 Elaboré d'une merveille grande:
 Et là dressant a ma Nympe un autel,
 Sur les pilliers de son nom immortel,
 J'appenderoy mon ame pour offrande.³⁸

35 Ronsard, Bocage de 1554, p. 113.

36 Oeuvres Complètes, II, p. 19.

37 Oeuvres Complètes, IV, p. 170-71.

38 Oeuvres Complètes, IV, p. 98-99

Encore une fois, un paganisme littéraire très riche dont la source est les Buccoliques de Virgile.³⁹ Claude de Ligneris, condisciple de Ronsard à Coqueret, recevra un "gentil" sacrifice en revenant de Rome :

Tandis sur le Loir je suivray
Un petit toreau que je voue,
A ton retour, qui ja sevré
Tout seul par les herbes se jouë,
Blanchissant d'une note au front,
Sa marque imite de la Lune,⁴⁰

Voilà encore un sacrifice, cette fois bouffon, dans une poésie que nous considérerons tout à l'heure avec bien plus de détails lorsqu'il sera question de l'affaire capitale du bouc de Jodelle :

Io, Garçon verse encore,
Que j'honore
D'un sacrifice joyeux,
Ceste belle onde verree,
Consacrée
Au plus gay de toutz les Dieux⁴¹

Il est difficile de savoir avec précision jusqu'à quel degré Ronsard était sérieux. Certes, il ne semblait pas l'être à tout moment comme en témoignent les vers que nous venons de citer. Ces pièces pétrarquistes dédiées à ses maîtresses et discutant avec force ardeur la nature du sacrifice (absolue ou hyperbolique) font penser à des vers de Du Bellay attaquant l'exagération courante chez les poètes

39 V. 65 et suiv.

40 Oeuvres Complètes, III, p. 176

41 Oeuvres Complètes, III, p. 212.

I,
 époque: "Contre les Pétrarquistes" où le mot "feint" revient
 constamment:

Ce n'est que feu de leurs froides chaleurs,
 Ce n'est qu'horreur de leurs feintes douleurs,
 Ce n'est encor' de leurs soupirs et pleurs,
 Que vents, pluie, et orages...⁴²

Mais allons un peu plus loin:

Ronsard, d'après ces premières poésies, était également plus ou moins superstitieux.⁴³ Nous voyons que pour lui l'astrologie représente une force puissante dans la destinée de l'homme. "L'astrologie judiciaire, la divination, a régné pendant sept siècles, non pas, comme aujourd'hui, sur les gens du peuple, mais sur les plus grandes intelligences, sur les souverains, sur les reines et sur les gens riches"⁴⁴, écrira Balzac un jour dans Le Cousin Pons. Ronsard était fataliste, ou au moins paraît l'être. Les constellations l'influencent

⁴² Poésies Françaises et Latines de Joachim Du Bellay
 Garnier Frères, Paris, 1918, II, p. 355.

⁴³ Et l'est ailleurs, Oeuvres Complètes, IX, p. 84, où Ronsard parle du tremblement du pied droit considéré comme un bon signe. (Ancienne superstition) Ibid, X, 29 où l'éternuement peut être interprété de façon favorable, cette superstition se trouvant chez Théocrite et Properce.

⁴⁴ H. de Balzac, Le Cousin Pons, Gibert, Paris, 1947
 p. 108.

mystérieusement:

"L'astre ascendant, sousbz qui je pris naissance,⁴⁵" Le poète, dès la naissance, traverse des temps difficiles, entrecoupés momentanément de périodes favorables. Virgile avait pensé de même dans les Géorgiques. Écoutons Ronsard:

Je m'assuroy qu'au changement des cieulx
Cest an nouveau romproyt ma destinée,
Et que sa trace, en serpent retournée,
A doulciroyt mon travail soucieux:⁴⁶

Il est, néanmoins, en dépit de sa révolte, fermement et fatalement entraîné par des forces invisibles:

Contre le ciel mon cueur estoit rebelle,
Quand le destin, que forçer je ne puis,
Me traisna voyr la Dame à qui je suis⁴⁷

Par conséquent, il est de cette "dame," l' "esclave ordonné"⁴⁸ et dira à maintes reprises:

D'autour du col me desnouer l'attache⁴⁹ ... je ne puis

A propos de ce fatalisme, voici quelques mots critiques de la poésie de Du Bellay citée auparavant: "Contre les Pétrarquistes":

45 Oeuvres Complètes, IV, p. 73

46 Ibid, IV, p. 116-117

47 Ibid, IV, p. 126

48 Ibid, IV, p. 162

49 Ibid, IV, p. 37

S'il fault parler de vostre jour natal
 Vostre ascendant heureusement fatal
 De vostre chef ecarta tout le mal
 Qui aux humains peult nuire.⁵⁰

Nous ne disons pas que Ronsard ne fut point superstitieux, car, selon bien des indices, il partageait les croyances de ses contemporains. Il serait dangereux pourtant d'accepter au pied de la lettre tout ce jargon poétique de l'âge, jargon ayant ses origines dans les oeuvres de Pétrarque aussi bien que dans les auteurs classiques. Pour la plupart, c'est une fidélité complète et absolue aux modèles classiques d'où Ronsard a tiré son inspiration.⁵¹ Souvent, ce n'est qu'une traduction, quoique la Défense et Illustration soit expressement opposée à la copie servile du modèle. Nous ferions bien d'y voir du paganisme, certainement, mais encore une fois, un paganisme littéraire, commun à tous les grands esprits du temps et accepté comme tel par tout le monde jusqu'au moment où les

⁵⁰ Poésies Françaises et Latines de Joachim Du Bellay
 II, p. 355.

⁵¹ Cette fidélité est parfois si complète que le poète pouvait être accusé à la fois de pédantisme et d'amphigouri. C'est d'ailleurs ce qu'un critique, M. H. Chamard constatera en parlant des Odes Pindariques: "La plupart de ces métaphores déconcertent le goût français. Au moins sont-elles intelligibles. Mais il en est d'autres, malheureusement, si singulières, si bizarres, et parfois si peu cohérentes, qu'on n'est pas sûr de les saisir, et qu'on a l'impression d'une énigme à résoudre." Histoire de la Pléiade, II, p. 354.

Calvinistes, cherchant des prétextes à l'attaque, s'en emparèrent.

Nous relèverons maintenant certaines allusions dans ces poésies du jeune Ronsard à la cabale, à cette croyance en un certain nombre de signes, dits fatidiques. Citons quelques exemples. Il ne s'agit aucunement pour le chiffre, remarquons-le bien, de l'hyperbole - jouet des Pétrarquistes - de "mille fleurs"⁵² de cheveux qui sont "mille crespillons"⁵³ de "cent metamorphoses"⁵⁴ de l'amant "cent foys heureux"⁵⁵. Nous passerons l'hyperbole sous silence car elle est anodine et sans réalité. Notons, par contre, l'emploi excessif des chiffres neuf, trois, sept et douze, et surtout des deux premiers. Tout d'abord, le neuf qui représente les neuf muses et qui est un multiple du trois (la Trinité)⁵⁶

52 Ibid, IV, p. 105.

53 Ibid, IV, p. 42.

54 Ibid, IV, p. 76.

55 Ibid, IV, p. 10

56 Ronsard l'appellera "neuf fois nombre parfait" à la page 6 du tome XI, Oeuvres Complètes et l'associera à Charles IX et à son règne prospère. En somme, le nombre neuf est aussi celui d'Apollon Musagète, "Numero Deus impari gaudet."

En méditant sur le nom Cassandre un jour, Ronsard fit une découverte:

Neuf fois au nom de Cassandre
 Je vois prendre
 Neuf fois du vin du flacon,
 Afin de neuf fois le boire
 En memoire
 Des neuf lettres de son nom.⁵⁷

Ailleurs il écrivit encore

Memoyre royne d'Eleuthere,
 Par neuf baisers qu'elle receut
 De Jupiter qui la fist mere,
 En neuf soirs neuf filles conceut.
 Mais quand la Lune vagabonde
 Eut courbé douze fois en rond,⁵⁸

Et à d'autres endroits dans cette ode à Michel de L'Hospital
 revient ce même chiffre neuf.⁵⁹

Puis d'une voix plus violente
 Chanterent l'Enclume de fer,
 Qui par neuf et neuf jours roulante
 Mesura le Ciel, et l'Enfer,⁶⁰

57 Ibid, III, p. 212.

58 Ibid, III, p. 119

59 Par exemple aux pages suivantes, p. 121, 129, 148,
 154 (III).

60 Ibid, III, p. 129.

Pour le chiffre trois, il ne manque pas d'exemples non plus. C'est Andromaque que nous voyons:

...trois fois en pas tristes errante
Cernant le vain tombeau d'Hector ⁶¹

Vers la fin de cette poésie, "Ode de la Paix au Roi":

...un tonnerre espovantable
Dardé à gauche heureusement,
Elança trois flammes subites
Ratifiant les choses dites. ⁶²

Dans le Bocage de 1554, Ronsard eut, comme nous l'avons dit, une vision de son père ("Prosopopée de Louis de Ronsard"):

Ainsi disant je vins pour l'embrasser,
Et par trois fois je la voulu presser,
La chérissant, mais la nueuse idole,
Fraudant mes doigts, ainsi que vent s'en vole,
Trois fois touchée... ⁶³

Les chiffres sept et douze - les sept jours de la semaine, les sept apôtres, les sept notes musicales; les douze disciples et les douze mois - sont moins employés mais encore des symboles pour Ronsard. Aux Jeux Olympiques, il y a:

Ceulx qui en limons, ou en selle,
Devant la Grece universelle
Par douze foiz rasoyent le tour
De la course douze fois torte ⁶⁴

61 Ibid, III, p. 15.

62 Ibid, III, p. 21

63 Bocage de 1554, p. 43.

64 Oeuvres Complètes, III, p. 109.

C'est à l'âge de sept ans que les muses se demandèrent leur origine.

Aussi tost que leur petitesse
 Glissante avec les paz du temps,
 Eut d'une rempente vitesse
 Touché la borne de sept ans :
 Le sang naturel qui commande
 De voir noz parens, vint saisir
 Le cuoeur de ceste jeune bande...⁶⁵

A part ces chiffres, remarquons l'emploi symbolique de
 "dextre" et de "senestre":

Et quel Démon d'une senestre main
 Berça mon corps quand le ciel me fit naistre⁶⁶

Et:

Si dextrement l'augure j'ay receu⁶⁷

C'est ici, encore une fois, l'hellénisme profond et bien appris de
 Ronsard, car nous savons au contraire, d'après l'Énéide que pour
 les Latins, dextre était un mauvais signe et senestre, un signe
 favorable. Ailleurs, cependant, il adoptera plutôt le point de
 vue latin: comme dans ce beau sonnet des Amours, "Avant le temps...":

Tu bastiras sur l'incertain du sable,
 Et vainement tu peindras dans les cieulx:
 Ainsi disoit la nymphe qui m'afolle,
 Lors que le ciel, pour séeler sa parolle
 D'un dextre éclair fut presage a mes yeux.⁶⁸

65 Ibid, III, p. 120-21

66 Ibid, IV, p. 50

67 Ibid, IV, p. 128

68 Ibid, IV, p. 23

Qu'importe ce paradoxe quant à l'emploi du symbole - L'essentiel est que "senestre" et "dextre," "senestrement" et "dextrement," employés symboliquement, se trouvent à de nombreux endroits dans ses premières poésies et dans les poésies subséquentes. Nous pourrions ajouter que ce signe fatidique dont l'emploi est fréquent dans l'oeuvre ronsardienne ne fut pas l'invention de Ronsard et qu'à l'époque de la Renaissance, il n'était pas le seul écrivain à s'en servir. Dans ses modèles classiques, Ronsard avait certes trouvé ses exemples, mais aussi chez Pétrarque. Dante montra dans la Vita Nuova et la Divine Comédie un penchant marqué pour le chiffre neuf. Les contemporains de Ronsard firent comme lui, tout un système symbolique de certains chiffres. Le Microcosme du poète lyonnais, Maurice Scève, poète de haute inspiration, fut restreint à une certaine longueur et en voici le résultat:

Universelle paix appaisoit l'univers,
L'an que ce Microcosme en trois livres divers
Fut ainsi mal tracé de trois mille et trois vers⁶⁹

De même, le Délie du même auteur compta quatre cent quarante et un dizains, nombre divisible par sept, trois et neuf, et capable d'une variété de combinaisons! Rabelais, dans le Quart Livre, discutera de ces chiffres en grand détail et renverra ses lecteurs d'ailleurs à leurs sources classiques:

⁶⁹ Maurice Scève, la "Préface" au Délie, Droz, Paris, 1931, p. XXIX.

Quant aux Semi-Dieux, Panes, Satyres, Sylvains, Folletz, Aegipanes, Nymphes, Heroes et Daemons, plusieurs ont, par la somme totale resultante des aages divers supputez par Hesiodé, compté leurs vies estre de 9,720 ans: nombre composé de unité passante en quadrinité, et la quadrinité entiere quatre foyes en soy doublée, puis le tout cinq fois multiplié par solides triangles. Voyez Plutarque ou livre de la Cessation des Oracles.⁷⁰

Frère Jean, on peut ajouter, n'y voit goutte et dit que pour sa part tout cela n'est pas "matière de bréviaire."⁷¹ Et pourtant, ce symbolisme fatidique si en vogue chez les écrivains du XVI^e siècle et chez Ronsard comme nous l'avons vu est en partie et même en grande partie chrétienne et biblique. Nous avons déjà donné les sens qu'un chrétien pourrait y voir. Voici quelques lignes du livre de Job de l'Ancien Testament qui confirment notre point de vue: "Il y avait dans le pays d'Uts un homme qui s'appelait Job. Et cet homme était intègre et droit; il craignait Dieu, et se détournait du mal. Il lui naquit sept fils et sept filles. Il possédait sept mille brebis, trois mille chameaux..."⁷² Et plus

⁷⁰ François Rabelais, le Quart Livre, éd. de Plattard, Société de Belles Lettres, Paris, 1946, Chapitre XXVII, p. 115.

⁷¹ Ibid, p. 115.

⁷² La Sainte Bible, traduction de L. Segond, Paris, 1939, p. 443.

loin, "Il parlait encore, lorsqu'un autre vint et dit: Des Chaldéens, formes en trois bandes se sont jetés sur les chameaux, les ont enlevés"⁷³ ce qui n'était pas, nous le savons bien, la grande tragédie pour Job, comme il paraît au premier abord. Le chiffre trois est, par conséquent, encore fatidique comme dans ce qui suit: "...trois amis de Job...apprirent tous les malheurs qui lui étaient arrivés. Ils déchir^{en}èrent leurs manteaux, et ils jetèrent de la poussière en l'air au-dessus de leur tête. Et ils se tinrent assis à terre auprès de lui sept jours et sept nuits..."⁷⁴ Et, vers la fin du livre, c'est l'Eternel lui-même qui se sert du chiffre fatidique et se met en colère contre les trois amis leur conseillant un sacrifice: "Prenez maintenant sept taureaux et sept béliers, allez auprès de mon serviteur Job, et offrez pour vous un holocauste"⁷⁵

Nous avons peut-être assez dit pour montrer que le paganisme littéraire de Ronsard, de caractère fréquemment inoffensif, a trop souvent été accepté à la lettre et incorrectement par les

73 Ibid, p. 443

74 Ibid, p. 444

75 Ibid, p. 472

critiques. Voici, cependant, quelque chose dans ses premiers vers qui paraît plus répréhensible. Nous arrivons à des rites païens, à des sacrifices étrangement mêlés au Christ, au christianisme. Il s'agit dans ces vers, souvent cités, du tombeau de Ronsard dans sa province natale:

Là viendront chaque année
 A ma feste ordonnée,
 Les pastoureaus estans
 Prés habitans.⁷⁶

Jusqu'à ce point, il n'y a rien d'alarmant. Ce ne sont que des effusions lyriques d'un poète de la nature qui a composé des églogues, à l'imitation de Virgile et Théocrite. Mais, la mort et des sacrifices sont confondus:

Puis aiant fait l'office
 De leur beau sacrifice
 Parlans a l'isle ainsi...⁷⁷

De nouveau, pour les cérémonies qui se déroulent, nous pourrions nous appuyer sur un précédent chez les classiques.⁷⁸

Ainsi, dira la troupe,
 Versant de mainte coupe
 Le sang d'un agnelet
 Avec du lait⁷⁹

76 Oeuvres Complètes, II, p. 99.

77 Ibid, II, p. 99

78 Les sources sont les Buccoliques de Virgile, l'Arcadia de Sannazar et l'Anthologie Grecque.

79 Oeuvres Complètes, II, p. 101.

Ces rites où le lait et le sang sont mélangés rappellent fort bien certains passages chaotiques des Bacchae d'Euripide où le lait surgit du sol, le miel coule des roseaux et les disciples féminins du dieu du vin se divertissent amoralement. Nous trouvons que Ronsard reprendra ce thème plusieurs fois, mêlant aux services funéraires un air païen en faisant entrer aussi bien que les symboles précédents ceux de la rose et du miel:⁸⁰

Semez apres mille roses,
Mille fleurettes decloses,
Versez du miel et du laict:
Et pour annuel office
Repandez en sacrifice
Le sang d'un blanc aignelet⁸¹

Et pareillement dans le Bocage de 1554, "Epitaphe d'Albert, Jouë^ur
de Luc du Roi":

Ou toi quiconques sois, jette lui mile branches
De Laurier sur sa tombe, et mile roses franches,⁸²

Notez ailleurs, les images associées à la naissance d'un membre de la royauté:

⁸⁰ Dans les poésies subséquentes, ces symboles sont encore là: Ibid, XII, 162, "Eglogue à Daphnis et Thyris" de 1564.

⁸¹ Ibid, III, p. 84-85

⁸² Bocage de 1554, p. 27

Tandis Muse, sur son berseau
 Seme le lis, seme la rose,
 Et l'olivier, et le laurier,
 L'honneur des vainqueurs es batailles⁸³

Et encore, voici Ronsard qui, après s'être fait tonsuré au Mans
 en mars 1543, offre^{ses} cheveux tondus à Phébus, au "Dieu crespelu."⁸⁴

Mes cheveux j'offre a tes autels
 Et bien qu'ils ne soient immortels,
 Ils te seront dous et plaisans
 Pour estre la fleur de mes ans.⁸⁵

Il fut temps de se consacrer à une vie semi-ecclésiastique, à
 une vie de clerc - la pensée de Ronsard se rapporta néⁿanmoins,
 selon tous les témoignages, à ses nouvelles associations avec les
 Muses, les "compaignes" de Phébus. Rien d'austère, même de
 solennel ici. Ronsard "ivré de leur [les Muses] russeau
 [Hippocrène]⁸⁶ suggér^ea d'une façon quelque peu badine qu'Apollon est
 fortuné d'avoir reçu un tel sacrifice, car:

Mainte fille par amitié,
 En a desiré la moitié
 Pour s'en orner...⁸⁷

83 Ibid, II, p. 30

84 Ibid, II, p. 7

85 Ibid, II, p. 8

86 Ibid, II, p. 8

87 Ibid, II, p. 8

Passons à un autre exemple de ce mélange. Au moment de la naissance de son neveu (fruit de l'union de Claude de Ronsard, frère aîné du poète avec Anne Tiercelin), ce fut à Lucine qu'^{il} s'adressa, à cette Lucine qui préside aux couches, et une entente fut conclue:

Si douce, et secourable
 Heureusement tu veus,
 D'oreille favorable
 Quir mes humbles veus,
 J'élèverai d'ivoire
 Une image a ta gloire,
 Et moi la teste ornée
 De deus beaux lis recens,
 J'irai trois fois l'année
 La parfumer d'encens⁸⁸

Quand Charles IX tomba malade, ce fut Apollon qu'^{il} on implora, quand Ronsard voulut qu'un ami soit protégé contre le mal, ce ne fut pas Dieu qu'il pria!

C'est en somme ce mélange quelquefois désagréable pour nos yeux et nos oreilles de détails païens et chrétiens qui réclame notre attention ici et encore pour les Hymnes de 1555-56. En réalité, ce n'est pas uniquement le problème de Ronsard mais celui de toute l'époque. Baudelaire, dans une de ses critiques poétiques, dira d'une figure importante d'une autre forme de l'art (la peinture), d'un autre pays (l'Italie) mais de la Renaissance:

88 Ibid, II, p. 115

Michel-Ange, lieu vague où l'on voit des Hercules
Se mêler à des Christs, ~~et se lever tout droits,~~⁸⁹

Du Bellay écrit des Hymnes d'inspiration profane dont un des plus connus est sans doute "L'Hymne de la Surdité," où, chose surprenante, cette infirmité prend les proportions d'un privil  ge et d'un privil  ge provenant non de Dieu mais de la divinité païenne !

O bien heureux celui qui a receu des Dieux
le don de la surdit  ⁹⁰

Quant    Ronsard, ne peut-on dire sans peur de se tromper, qu'il sembla préférer du point de vue littéraire la riche variété de figures classiques et païennes associables à l'énigme de l'existence à un seul Dieu associable à tout? L'oeuvre lyrique de l'Anthologie Grecque se trouvait être, semble-t-il, une source plus féconde que la Bible à cause de ses vœux, prières et dédicaces à de nombreuses divinités - de sa poésie inspirée. Mais une préférence de cette sorte, est-ce nécessairement l'indication d'athéisme, de paganisme comme certains critiques veulent nous faire croire. Nous pensons que non. Avant d'arriver aux Hymnes (1555-56) qui vont nous fournir notre solution définitive, examinons pour en être plus certains un incident de la vie du poète.

⁸⁹ Charles Baudelaire, Fleurs du Mal, Henri Béziat, Paris, 1938, p. 19.

⁹⁰ Joachim Du Bellay, Po  sies Françaises et Latines, II, p. 402.

A cette époque même, les Calvinistes ont pensé pouvoir relever de lourdes charges contre Ronsard, en s'appuyant sur quelques incidents dans la vie du poète. Répétons d'abord ce que nous avons pu constater dans nos premières pages - le fait que les ennemis du poète, jusqu'à son entrée dans les lices pendant les Guerres de Religion, se bornèrent à faire la critique de l'oeuvre et non pas de l'homme. Une considération capitale se présente donc où la moralité de l'homme sera mise en jugement - celle du "Bouc de Jodelle," de "la pompe du bouc" - appelée ainsi par tous les critiques à partir du XVI^e siècle. Ce fut le polémiste Zamariel (de son vrai nom Antoine de la Roche Chandieu) qui, en portant l'accusation contre Ronsard, aurait bien pu substituer "païen" à "athée" à cause du sens quelque peu vague de ces termes à la Renaissance.⁹¹

Athée est, qui un bouc à Bacchus sacrifie.⁹² Précisons donc les détails de l'incident avant de regarder la réponse de notre poète.

91 La définition primitive, "Qui est du nombre des sectateurs du polythéisme antique" Dictionnaire de Littré, vol. 3, p. 899 se transforme rapidement. Au Moyen-Age, on l'employait à tort et à travers pour désigner, pour ne citer qu'un exemple, le Musulman. Au XVI^e siècle, le mot "païen" fut employé avec un nombre infini d'autres expressions abusives et est, pour les Evangéliques le synonyme de débauché ou même de catholique.

92. cité par P. Laumonier, Oeuvres Complètes, XI, p. 132.

Etienne Jodelle, membre de la Pléiade, venait de ressusciter la tragédie antique en France avec la représentation de son Cléopâtre en février 1553, à Paris, devant le roi. La pièce remporta un succès éclatant et il était fort naturel que la Brigade fêtât le nouveau dramaturge. Ronsard et ses amis partirent dans la vallée de la Bièvre et au village d'Arcueil. C'est là où ils firent, en plein seizième siècle, le pseudo-sacrifice d'un animal associé aux rites païens. Le curé de Gentilly, des environs, mettra en marche la pierre qui essaiera d'écraser Ronsard. Ceux de la forteresse genevoise furent outrés et profitèrent de l'occasion pour flétrir la réputation du poète:

Celui connaît, Ronsard, ta profane malice
 Qui sait comme tu fis d'un bouc le sacrifice
 Les (près de) Paris, dans Arcueil, accompagné de ceux
 Qui, païens comme toi, lui offrirent des vœux.⁹³

Certainement, l'accusation de 'paganisme' est perdue de vue sous les injures excessives, les critiques exagérées des pamphlétaires⁹⁴ mais la réplique de Ronsard montrera qu'il a été vivement atteint. Nous citerons le passage entier car il mérite bien cette distinction tant ses détails sont piquants:

93 Ronsard, Poésies Choiesies, Larousse, II, 19. (notes)

94 L'ouvrage magistral de l'abbé Charbonnier, Pamphlets Protestants Contre Ronsard (1560-77), Champion, Paris, 1923 contient les plus importants de ces pamphlets. Les Huguenots attaquèrent le "Poète menteur," p. 62; sa "plume mensongère," p. 23; l'ecclésiastique tonsuré "poeta rasibilis," p.25; "au marq de la grand beste" p.16; la cupidité de l'homme, le comparant à Simonide, poète grec avare.

Jodelle ayant gagné par une voix hardie
 L'honneur que l'homme grec donne a la Tragedie
 Pour avoir en haussant le bas style français,
 Contenté doctement les oreilles des Roys,
 La Brigade qui lors au ciel levoit la teste
 (Quand le temps permettoit une licence honeste)
 Honorant son esprit gaillard et bien apris,
 Luy fait present d'un bouc, des Tragiques le pris.
 Ja la nape estoit mise et la table garnie
 Se bordoit d'une sainte et docte compaignie,
 Quand deux ou troys ensemble en riant ont poussé
 Le pere du tropeau, à long poil herissé:
 Il venait à grand pas, ayant la barbe peinte:
 D'un chapelet de fleurs la teste il avait ceinte,
 Le bouquet sur l'oreille, et bien fier se sentoit
 Dequoy telle jeunesse ainsi le presentoit:
 Puis il fust rejeeté pour chose mesprisée
 Apres qu'il eust servi d'une longue risée.⁹⁵

Ce ne sera pas la seule occasion où notre poète semblera jouir
 pleinement de la vie et où la ^{accusation} critique de moeurs païennes a pu
 être formulée. "Les Bacchanales ou le Folastrisme Voyage d'Hercueil
 pres Paris" a été publié en 1552, quelques années avant. Ce poème
 relate, comme dit le titre, encore une excursion et nous met en
 contact avec d'autres membres de la Brigade: le comte d'Alcinoys
 (Nicolas Denisot), Julien Peccate, René Urvoy, Jean de la Harteloyre,
 Pierre des Mireurs, Claude de Ligneri, Guillaume Capel. Ce sera
 une de ces fameuses sorties de l'époque connues sous le nom de
 "Minervalia" et où on fit bonne chère:

95 Oeuvres Complètes, XI, p. 141-142

Mais animon ces bouteilles,
 Ces corbeilles
 Achernon de jambons graz,
 De pastez, de pains d'espices
 De saussisses
 De boudins, de cervelaz.⁹⁶

Ronsard se montra plein de volonté mais d'une volonté agréable à
 accepter:

Je veux que ta tasse pleine
 Se promeine
 Tout autour de poing en poing,
 Et veux qu'au fond d'elle on plonge
 Ce qui ronge
 Nos cerveaux d'un traistre soing⁹⁷

Voici ce qu'un critique du début de ce siècle (1902) dira de ces
 épisodes dans la vie de Ronsard. Admettons que ce qu'il dit montre
 qu'il a laissé le chemin droit pour adopter des points de vue autres
 que purement critiques:

Mais Ronsard a beau dire: des chrétiens
 fervents avaient le droit de juger scandaleux
 ces poèmes des Bacchanales et des Dithyrambes.
 Si les poètes de la Pléiade ne tentaient pas de
 restaurer le paganisme, du moins l'esprit du
 paganisme était en eux...⁹⁸

Qu'est-ce-que Ronsard "a beau dire?" C'est précisément que l'arrivée
 sur la scène d'un bouc à Arcueil était accidentelle.⁹⁹ Le bouc étant

⁹⁶ Oeuvres Complètes, III, p. 193.

⁹⁷ Ibid, III, p. 211.

⁹⁸ Perdrizet, Ronsard et la Réforme, p. 54

⁹⁹ Le critique Georges Chalandon imagine bien cette scène:
 "Un bouc vient à passer; voilà que les souvenirs classiques se réveillent
 à sa vue; on s'en empare...Ronsard, le front couronné de lierre et un
 thyrses à la main, monte sur le banc, et vient en faire hommage à Jodelle."
Essai sur la Vie et les Oeuvres de Pierre de Ronsard, Paris, 1875, p. 74.

des "Tragiques le pris," la Brigade justement perpétuait, sans préméditation, une vieille tradition en voie de disparition, rien de plus. Le temps était propice, c'était en effet le Carnaval, où on se sentait bien plus libre et audacieux qu'avant, et tout un groupe de poètes et d'érudits prit part à ce sacrifice, plutôt, à ce simulacre de sacrifice. Enfin, des éléments comiques n'étaient pas exclus des cérémonies (s'ils n'y étaient pas comme base) et, au bout de quelque temps, la Brigade, en ayant tout son saoul, rejeta ce symbole devenu ridicule.

Quant à ce deuxième voyage à Arcueil, appellerons-nous la goinfrerie, à ces occasions, un vice, un signe de mœurs dépravées? Il va sans dire qu'on buvait bien en honnête compagnie mais encore une fois, est-ce à stigmatiser? On se détendait après une longue année d'études fatigantes. Il est indéniable que Ronsard chanta souvent de cette façon et que, dans son oeuvre, les morceaux qui ont trait à la buverie sont nombreux. Mais, comme le dira subtilement M. Jusserand, "Boire était au nombre des thèmes d'obligation"¹⁰⁰ et en outre, peut-être, comme dira M. Henri Chamard, "Ronsard ami du vin, comme tout bon Français."¹⁰¹ Soulignons que nous sommes

100 Jusserand, Ronsard, Hachette, Paris, 1913, p. 76.

101 Chamard, H., Histoire de la Pleiade, II, p. 183.

loin de l'austérité calviniste et en même temps, très loin de la débauche. M. Wyndham Lewis écrira en 1944 mettant l'accent sur le point essentiel: "Such days do not too often occur. The Ronsard Group, like so many Parisian 'groupes de jeunes' since then, have a mission and are in furious earnest about it. Like every other subsequent group their mission is to reform French literature..."¹⁰²

Nous arrivons aux Hymnes - étape et genre importants dans l'évolution de notre poète, bien que ces poésies n'aient jamais été l'objet d'une étude spéciale. Ces Hymnes, inspirés de Callimaque, parurent dans la seconde moitié de 1555 et le Second Livre des Hymnes dans la seconde moitié de 1556. Il reste à signaler un certain nombre de pièces détachées parues sous la rubrique d'hymnes avant et après l'édition des Hymnes.

De nouveau, nous sommes mis en face du divin et du profane. Ronsard parlera de Dieu, de sa divinité et quand nous sommes sur le point d'être certains qu'il s'agit du Dieu des Chrétiens, ce Dieu est identifié aux Dieux de l'Olympe! Ceci est évident dans l'"Hymne de Henry" et l'"Hymne à la Justice" et ailleurs. Il y a cependant dans ce dernier hymne de beaux vers qui conviendraient parfaitement au développement d'un thème purement chrétien:

¹⁰² W. Lewis, Ronsard, Sheed and Ward, London, 1944, p. 86.



Moyse premierement apprist les loix de Dieu
 Pour les graver au coeur du populaire Hebrieu¹⁰³

et nous éprouvons de la peine à comprendre, au premier abord, la vraie signification de ce mélange. Perdrizet dira à un endroit fort intéressant de son volume qui finit par faire de Ronsard un païen pur (et, à vrai dire, faire de tous les grands esprits créateurs de l'époque, qu'ils soient sculpteurs, peintres ou écrivains, des païens): "...à peine a-t-il annoncé qu'il va chanter chrétien-ment, que, sans s'en apercevoir, il cherche un moyen de nous tromper et de revenir à la Grèce"¹⁰⁴ Nous verrons tout-à-l'heure si ce mélange est réellement inconscient, comme dit Perdrizet.

Il est évident que nous devrions nous entendre immédiatement ^{du mot} sur le sens d'hymne, clef de voute de notre problème. Eut-il toujours un sens religieux? Il est évident que pour Ronsard, pour la Pléiade et ^{la} Brigade même, ce genre de poésie suivait de près soit celle chère aux écrivains de l'antiquité gréco-romaine, soit celle en vogue en Italie à ce moment, c-à-d. le genre burlesque.¹⁰⁵ Ronsard n'a-t-il

103 Ronsard, Oeuvres Complètes, (Lemerre), IV, p. 216.

104 P. Perdrizet, Ronsard et la Réforme, p. 57.

105 Ce deuxième genre, de moindre importance dans l'oeuvre de Ronsard, paraît avec les Quatre Saisons de l'An dans les Trois Livres du Recueil des Nouvelles Poésies.

pas pris plutôt le sens antique du mot que Littre résumera heureusement comme, "Chez les Anciens, poème en honneur des dieux et des héros." 106 Perdrizet se scandalisa en y trouvant "autre chose que des chants religieux." 107 Ne faisons que remarquer le titre peu chrétien de l' "Hymne de Bacchus" de 1554. Mettons en lumière la source classique - l' "Hymnus Baccho" de Marulle. Ces Hymnes furent, en somme, la suite de cette veine séculière et profane que nous avons déjà vu annoncée dans les premières poésies. Certains hymnes sont purement classiques et mythologiques, l' "Hymne de Calais et de Zethés," l' "Hymne de Pollux et de Castor - " ces jumeaux célèbres, l' "Hymne de l'Or" au maître Dorat. Certaines pièces de 1550 portent aussi le nom de "Hinne" et pourtant rien ne ressemble moins à un hymne chrétien que cet hymne ronsardien. L' "Hinne à la Nuit" est inspiré du sensuel napolitain, Pontano. La nuit serait pour un poète inspiré de Dieu le moment propice à la pensée, à la réflexion pieuse. Pour Ronsard, à l'exemple de Pontano, la nuit ouvrit de grandes perspectives sur l'amour profane et celui-là n'avait pas, comme P. Perdrizet le crut, toujours annoncé qu'il allait chanter chrétiennement:

106 Le dictionnaire de Littre, t. 2., p. 2074.

107 Perdrizet, Op. cit. p. 59

Nuit, des amours ministre et sergente fidèle
Des arrests de Venus, et des saintes lois d'elle,¹⁰⁸

La suite fut adressée à Venus:

Tu caches les plaisirs desous muet silence
Que l'amour jouissante
Donne, quand ton obscur étroitement assemble
Les amans embrassés, et qu'ils tombent ensemble
Sous l'ardeur languissante.¹⁰⁹

Rien de religieux, de calme ici et Ronsard s'en rendit compte lui-même.

D'autres hymnes, cependant, sont beaucoup moins profanes et même quelques-uns réalisent la définition chrétienne de l'hymne à laquelle, comme nous l'avons déjà dit, Ronsard ne pensait pas pour la plupart. Dans des hymnes tels que l' "Hymne de la Mort" et l' "Hymne du Ciel, à Jean de Morel, Ambrunois" l'élément chrétien dépasse l'élément païen. Ronsard vit dans la mort une dernière étape à franchir, un soulagement final à cette longue lutte, la vie. C'est Brantôme qui raconte qu'un seigneur écossais de la Renaissance, attendant la mort sur l'échafaud public, récita entièrement cet Hymne de la Mort et se résigna à son sort. "Le voici," écrira un jour Brunetière, "qui chante la Mort, qui la chante en grand poète... qui la chante en chrétien."¹¹⁰ Citons quelques vers qui louent

108 Ronsard, Oeuvres Complètes, II, p. 21

109 Ibid, II, p. 21

110 F. Brunetière, Histoire de la Littérature Française Classique, Livre III, p. 351.

cette force libératrice:

Et de voler au Ciel par une voye estrange,
Te chantant de la Mort la non-dite louange.
C'est une grand'Deesse, et qui merite bien
Mes vers, puis qu'elle fait aux hommes tant de bien...111

...
Je te salue, heureuse et profitable Mort
Des extremes douleurs medecin et confort:112

Ces vers font penser à la prose de Montaigne, à "La Préparation à la Mort." Gustave Cohen écrivit avec justesse dans son Ronsard "la mythologie gréco-romaine est souvent remplacée...par le catholicisme, ou bien elle s'allie avec lui."113

Nous prendrons comme exemple principal de ce remplacement dont parle Cohen, l' "Hercule Chrestien" de Ronsard où selon le titre, les éléments païens et chrétiens devraient s'équilibrer. Inutile de dire que les critiques du passé se sont souvent scandalisés. Par contre, les contemporains de Ronsard, si nous faisons exception de l'étroitesse d'esprit calviniste,114 ne se choquèrent point, car, pour eux, que de plus naturel que ces débordages, ces "erreurs de

111 Ronsard, Oeuvres Complètes (Lemerre) IV, p. 365

112 Ibid, IV, p. 374.

113 Cohen, Ronsard, p. 166.

114 L'auteur de la Remonstrance à Pierre de Ronsard fut outré, "du Christ faire un Hercule..." cf. Perdrizet, Op. cit., p. 62

gout.¹¹⁵ Ils n'employèrent non plus ces grands mots de "blasphème" et de "sacrilège" et ce fut un Hollandais, Erasme, qui, s'indignant de voir autour de lui tant de Grecs, tant de philohellénistes, se récria contre la mise en comparaison impie du Christ et d'Aristote. Bien au contraire, ils tinrent à féliciter le poète et parmi eux deux cardinaux, à en croire Claude Binet:

Bien fit il sortir ses Hymnes plains de doctrine et de Majesté Poétique, où il monstra comme il avoit l'esprit et le style ploiable a toutes sortes d'argumens. Ce fut ce qui le fit estimer encor davantage des grans, et principalement du Cardinal de Chastillon, qui favorisoit fort les hommes de lettres, et du Cardinal de Lorraine, qui l'aima fort...¹¹⁶

Le siècle de Louis XIV se permit de s'opposer à cette tolérance. Pierre-César Richelet (1631-1698) qui commenta l'oeuvre de Ronsard au siècle suivant^{se}, préoccupa de l'opinion de ses lecteurs sur ce mélange dans l' "Hercule Chrestien."

Il n'y a que cela peut-être que vous trouverez quelque chose à desirer au parallele, qui fait de lui [de J. Christ] un Hercule étranger et païen, qui a beaucoup d'impropriété, ce qui est vrai.¹¹⁷

115 P. Laumonier, Oeuvres Complètes, III, p. 67

116 Claude Binet, Discours de la Vie de Pierre de Ronsard edition Laumonier, p. 21-22.

117 Cité par Perdrizet, Op. cit., p. 64

Voilà l'explication du célèbre lexicographe et cette explication reprise et développée par M. Gustave Cohen et d'autres est raisonnable: 118

...puisque cet Hercule païen est une fiction anticipée de ce que les Prophètes et Sibylles avaient figuré de l'Homme - Dieu notre Seigneur J. C...pour cela notre poète en a pris le sujet, pour vendiquer du paganisme ce qui appartient aux Chrétiens. 119

En effet, les vers liminaires de l' "Hercule Chrestien" sont essentiellement chrétiens et pieux. L'hymne délaisse ici l'hymne grec et païen pour devenir bien autre chose:

Est-il pas temps desormais de chanter
Un vers Chrestien, qui puisse contenter
Mieux que devant les Chrestiennes oreilles?
Est-il pas temps de chanter les merveilles
De nostre Dieu?...
...Doncques de Christ le nom tressaint et digne
Commencera et finira mon Hynne,
Car c'est le Dieu qui m'a donné l'esprit... 120

118 Pour Cohen, c'est la continuation d'une méthode d'interprétation médiévale "qui s'attache à transmuier toute légende païenne ou biblique en annonce du Messie." Ronsard, p. 64, H. Chamard rangera l' "Hercule Chrestien" parmi les hymnes didactiques du poète. Histoire de la Pléiade, t. II, chapitre XVI, L. Febvre analysera et reconciliera ce qu'il appelle les deux pensées de la Renaissance dans les pages 400-411 de son volume, Le Problème de l'Incroyance au XVI^e. Il pose la question: "Pensée grecque, foi chrétienne. Un conflit?" et le résout: "Philosophie grecque, foi chrétienne: des échanges."

119 Cité par Perdrizet lui-même, Op. cit., p. 64

120 Ronsard, Oeuvres Complètes (Lemerre) IV, p. 268

Cette fois, le mot "Dieu" ne signifie pas Jupiter et le conseil contenu dans l'Abregé de l'Art Poétique de 1565 est respecté:

"Si tu entreprends quelque grand oeuvre tu te montreras religieux et craignant Dieu, le commençant ou par son nom, ou par un autre qui representera quelque effet de sa majesté..."¹²¹ Et il ajoute: "...a l'exemple des Poëtes grecs" - ¹²² ce qui ne devrait plus nous choquer.

Certes, Ronsard fut loin d'être un grand poète chrétien mais il fut capable de chanter chrétiennement. Nous avons tâché dans les pages qui ont précédé de combattre certaines théories pernicieuses qui veulent que l'homme et son oeuvre soient toujours identiques et qu'un paganisme littéraire soit un paganisme de l'existence. Ronsard avait prévu, bien avant l'époque des Hymnes, une telle mésinterprétation quand il mit l'épigraphe suivant à l'exemple de Catulle à la tête du Livret des Follastries (1553), ouvrage d'inspiration gauloise, réaction contre son propre pédantisme:

Nam castum esse decet pium poetam
Ipsam, versiculos nihil necesse est.¹²³

121 Ronsard, L'Art Poétique, Cinq Préfaces, p. 2

122 Ibid, p. 2.

123 Et il le répète dans l' "Hymne de l'Automne" de 1563:

Tu seras du vulgaire appelé frenétique,
Insencé, furieux, farouche, fantastique,
Maussade, mal plaisant, car le peuple medit
De celui qui de moeurs aux siennes contredit.

(Oeuvres, XII, p. 49)

Sa prose, ses "Préfaces," son "Abrégé de l'Art Poétique" et plusieurs de ses poèmes font voir justement où il mit l'accent, c'est-à-dire sur la haute moralité du poète: "...les Muses ne veulent loger en une ame si elle n'est bonne, sainte, et vertueuse..."¹²⁴

Et dans l' "Hymne de l'Automne":

Car Dieu ne communique aux hommes ses mysteres
S'ils ne sont vertueux, devots et solitaires, ¹²⁵

Dans la vie réelle même, Ronsard était loin d'être le païen dépeint par le Calviniste et, comme M. Patterson, nous croyons qu'aux yeux des critiques, son " 'paganisme' such as it was, receives much more stress than is its due."¹²⁶ Telle sera notre conclusion finale en ce qui concerne le paganisme de Ronsard.

¹²⁴ Ronsard, L'Abrégé de l'Art Poétique, Cinq Préfaces, p. 2

¹²⁵ Ronsard, Oeuvres Complètes, XII, p. 467

¹²⁶ W. F. Patterson, Three Centuries of French Poetic Theory, p. 521.

CHAPITRE III

RONSARD AUX ALENTOURS DE 1560

Nous arrivons aux alentours de 1560 où Ronsard devint, chose surprenante, poète militant. Avant d'aller plus loin, regardons brièvement la situation politique et religieuse de la France à cette époque. Cette situation n'était pas des plus calmes, c'est le moins qu'on en puisse dire. Depuis quelque temps, tout allait de plus en plus mal.¹²⁷ Le manque d'entente entre Protestant et Catholique était devenu alarmant. Ronsard dira de la France avec la légère exagération qui caractérise les poètes:

...ses propres enfans l'ont prise et devestue,
Et jusques à la mort vilainement batue.¹²⁸

Le bûcher fut allumé en 1525, des massacres^{surent} commis depuis le règne de François I.¹²⁹ La France allait connaître huit guerres consécutives - cette fois des guerres civiles qui la ravageront et décimeront sa

¹²⁷ Une ère de persécution commença. Une chambre ardente instituée à Paris prononcera cinq cents condamnations en douze ans, dont soixante à mort. Et les morts aux innombrables batailles et escarmouches! Des pages horribles dans leur réalisme des Tragiques d'Agrippa d'Aubigné racontent le carnage:

Nos villes sont charongne, et nos plus cheres vies
Et le suc et la force en ont este ravies;
Les Tragiques, Garnier, Paris, 1931, p. 17

¹²⁸ Oeuvres Complètes, XI, p. 35.

¹²⁹ C'est un massacre qui déclenche les guerres civiles, le massacre de Vassy, (1562).

population. Ces guerres dureront jusqu'en 1593.¹³⁰ Les conciles pour arriver à un compromis étaient devenus futiles. Le plus célèbre de tous, le Concile de Trente se réunit de 1545-47 et encore en 1551, de 1562 à 63 et personne ne saurait nier son inefficacité pour arrêter les luttes, pour rétablir l'unité chrétienne.¹³¹ Les Edits de Pacification ne furent point écoutés et depuis le Traité de Cateau-Cambresis (du 3 avril, 1559) qui marqua la fin des Guerres d'Italie, l'ennemi du Français n'était plus un étranger mais un compatriote.

Voyons de manière plus approfondie la signification de tout ceci. Tout d'abord, nous trouvons la France divisée en deux camps qui prendront les noms de Lignes - le camp catholique et le camp protestant.¹³² Du côté catholique se trouva le roi de France "tres chrestien", soutenu par les ducs de Guise, de la maison de

130 La première guerre civile est rendue célèbre par l'assassinat du Duc de Guise et par sa bataille de Dreux où selon les Protestants, il y eut huit mille morts (c.f. "Sonnet sur la bataille de Dreux" - dans Charbonnier, Pamphlets Protestants contre Ronsard). Le manuscrit de ce pamphlet fut écrit à l'encre rouge pour symboliser le caractère sanglant de cette bataille.

131, A cause des jésuites, ce compromis fut rendu impossible, "toutes les hérésies furent de nouveau condamnées, tous les dogmes qu'avaient attaqués le protestantisme furent de nouveau affirmés avec plus de rigueur, tous les sacrements et toute la hiérarchie furent maintenus." A. Rambaud, Histoire de la Civilisation Française, Armand Colin, 1938, I, 525-26.

132 Dautzat donne 1529 comme date de l'entrée de l'adjectif "protestant" à la langue française, au sens religieux. Son emploi n'était pas, pourtant, très courant, et le mot "protestantisme" n'y entre qu'en 1623. Dictionnaire Etymologique, Larousse, 1947.

Lorraine - du côté protestant une grand partie de la noblesse et un bon pourcentage des intellectuels de l'époque. Quant au peuple, il est moins mêlé qu'on ne le pense aux questions de dogme chrétien. La lutte prend alors, envisagée ainsi, une portée politique.

Nous avons dit le roi de France; mieux vaut dire la régente de France, car ^{cés} ces rois, aux environs de 1560, ressemblèrent fortement à leurs prédécesseurs de l'époque carolingienne,¹³³ qui étaient des fainéants. François II mourut le cinq décembre 1560 après avoir régné seulement dix-sept mois. Charles IX lui succéda sur le trône en 1559 à dix ans, et devait mourir phtisique en 1574 à l'âge de vingt-quatre ans. Le vicieux Henri III n'eut pas un meilleur sort et mourut en 1589 à trente-huit ans. La régente Catherine de Médicis, cette Italienne dont on a tant médité¹³⁴ jouait donc un rôle très difficile, et l'intrigue se compliquait par suite de l'inimitié qui existait entre elle et les Guises. Selon les apparences leur accord

¹³³ Nous nous rapportons de nouveau à Agrippa d'Aubigné, bien que son point de vue soit le point de vue évangélique, car la vérité éclate souvent dans ses vers:

De nos coupables rois l'ame basse et poltronne.
L'esprit qui s'emploioit jadis à commander
S'emploie, degeneré à tout apprehender.

(Les Tragiques, p. 47)

¹³⁴ D'Aubigné et les Protestants montreront leur esprit fort critique et dénonceront les abus de celle qui, selon eux, brisa la loi salique. c.f. Les allusions dans les Tragiques aux "ruses florentines" (p. 27), au "venin florentin," (p. 21) au "joug de Medecis." (p. 23).

fut complet:

Une fatale femme [Catherine], un cardinal
 [Charles de Guise], qui d'elle
 Parangon du malheur, suivait l'âme cruelle.¹³⁵

mais en réalité, Catherine écoutait, aussi bien que les Guisez, la voix éloquente du pacifiste, Michel de l'Hospital. Etant donné cette politique, la royauté perdait vite son crédit. Un historien contemporain écrira, "elle [la royauté] n'a su ni imposer aux protestants le respect de la religion établie, ni imposer aux catholiques le respect de la liberté de conscience. Au lieu de commander, elle se perd dans les intrigues italiennes de Catherine de Médicis."¹³⁶

Bref, il est difficile de ne pas sentir, en lisant et en relisant les historiens, les littérateurs de ces années (poètes, chroniqueurs, mémorialistes, etc.) que des raisons personnelles et souvent mesquines ont pris l'ascendant sur le patriotisme et sur le loyalisme. La Satyre Ménippée est de 1593, mais les hommes qui l'écrivirent furent les témoins de cette époque antérieure. Il est difficile de croire que les affiliations à la Réforme de ces auteurs (J. Gillot, J. Passerat, P. Pithon, F. Chrestien, N. Rapin, P. Le Roy, G. Durrant) leur feraient seules condamner la Ligue

135 D'Aubigné, Op. cit. p. 20-21.

136 Rambaud, Arthur, Histoire de la Civilisation Française, I, p. 531.

Catholique et les "Guisards." ¹³⁷ Non, ce sont avant tout les mots d'un patriote dans la bouche de M. d'Aubray, "pour le Tiers-Estat:" "...aussi vous ay-je deduit que premierement la jalousie et envie de ces deux Maisons de Bourbon et de Lorreine, puis la seule ambition et convoitise de ceux de Guyse, ont esté et sont la seule cause de tous nos maux."¹³⁸ Le mot "seul" précise quelque peu trop cette condamnation, mais encore une fois les faits la justifient. Et quant aux Etats-Généraux, auxquels s'adressa d'Aubray;

Car je m'asseure qu'il n'y a pas un de vous qui n'ait quelque interest special et qui ne desire que les affaires demeurent en trouble; et il n'y a pas un qui n'occupe le benefice, ou l'office, ou la maison de son voisin, ou qui n'en ait pris les meubles, ou levé le revenu, ou fait quelque volerie et meurtre par vengeance, dont il craint estre recherché si la paix se faisoit." ¹³⁹

Ce que nous avons expliqué suffit sans doute pour recréer l'arrière - plan de cette année 1560. Ronsard, qu'est-il devenu à cette époque? Tout d'abord, nous trouvons un Ronsard qui est à la fois courtisan et clerc de l'église catholique. "Tous ses efforts tendent à deux fins; il veut devenir le poète officiel de la Cour de France et d'autre part obtenir des sinécures lucratives."¹⁴⁰

¹³⁷ Selon Rambaud, "Henri de Guise est un factieux tout comme les princes de Condé, et son ambition est encore plus dangereuse." Op. cit, I, p. 531.

¹³⁸ La Satyre Ménippée, Garnier, Paris, 1938, p. ^{244.} ~~166.~~

¹³⁹ Ibid, p. 246.

¹⁴⁰ P. Laumonier, Ronsard, Poète Lyrique, p. 179.

En 1543, pour esquisser brièvement notre portrait de Ronsard ecclésiastique, il avait renoncé au droit de se marier et pouvait profiter des biens de l'Eglise. Il reçut la demi-tonsure dans la même ville du Mans où, plus tard, il deviendra chanoine. Nous avons déjà cité quelques vers d'un poème de 1550, "A Phebus lui Vouant ses Cheveux," poème qui commémore cette date (mars, 1543), et qui montre que notre poète chantait à cette époque de sa vie non pas tant ses affiliations avec l'église catholique, mais celles avec la poésie et les neuf soeurs. En réalité, cette visite au Mans représenta pour lui le plus vif des souvenirs (souvenirs plutôt de caractère profane) car c'est là avec l'aide de Jacques Peletiers du Mans,¹⁴¹ secrétaire du cardinal Du Bellay, qu'il organisa et classa les idées dont la Défense et Illustration ne sera que le manifeste. Plutôt que de parler de religion, ne discutaient-ils pas le devoir du poète de s'exprimer en sa langue, de faire des emprunts aux classiques? C'est à notre avis une erreur grave d'insister sur un Ronsard voulant partager son temps entre la cour et l'église. L'église n'est pas pour lui l'asile qu'elle était pour d'autres à la même époque. De tempérament mondain, Ronsard osa confesser, en 1560, des penchants peu conformes à une vocation

¹⁴¹ Wyndham Lewis a raison quand il dit en parlant de l'influence de ce poète-secrétaire-mathématicien sur Ronsard, "His meeting with Ronsard should be marked with a white stone in any survey of the poet's life." Ronsard, p. 74

religieuse, penchants que les Calvinistes, dans toute leur étroitesse d'esprit, avaient en horreur:

J'ayme à faire l'amour, j'ayme à parler aux femmes,
A mettre par escrit mes amoureuses flames,
J'aymes le bal, la dance, et les masques aussi,
La musique et le luth, ennemis du souci.¹⁴²

Pour un prêtre chargé d'âmes, cette conduite aurait été scandaleuse. Mais Ronsard ne fut jamais prêtre, en dépit de l'assertation de l'abbé Froger dans ^{Son} Ronsard Ecclesiastique. Rien dans son oeuvre ne le laisse supposer et, d'ailleurs, il le nia à bien des reprises. Par conséquent, on ne s'indigne pas de ce que dit Perdrizet, tout en lui reconnaissant la vérité essentielle de sa remarque, "Ce n'était pas un de ces ecclésiastiques qui regarde le sacerdoce et les fonctions pastorales comme un engagement à une vie sérieuse ou comme un frein à la liberté et à la licence que les Poètes se donnent."¹⁴³ Ronsard n'était pas ce qu'on appelait couramment à l'époque "bonnet rond", ou "clerc." Entendons-nous encore une fois sur le sens d'un mot au XVI^e siècle, de ce mot "clerc." Le clerc ne fut pas, il va sans dire, un prêtre. Pour bien des critiques du passé, cette distinction n'existait pas. Toute la confusion à l'égard de ce mot

¹⁴² Ronsard, Oeuvres Complètes, XI, p. 145, Plus tard, le poète le supprima. *ces vers*

¹⁴³ Perdrizet, Ronsard et la Réforme, p. 45.

résulte du sens courant au Moyen-Âge¹⁴⁴, où clerc est opposé à "laïc." Le clerc de la Renaissance, par contre, ne fut point obligé de se soumettre à un code de conduite rigoureuse. Son autorité spirituelle resta donc faible. Il est essentiel de savoir que le clerc possédait le droit avantageux d'être nommé à des postes de caractère semi-ecclésiastique dans l'église catholique en France, et de tenir, fait important, une partie des revenus de ces postes. Enfin, le nom habituel, pour désigner le clerc, fut celui de "commendataire" ou de "bénéficiaire."

Appliquons ce que nous venons de dire à Ronsard. Dès 1543, Ronsard pensait très souvent aux possibilités de remplir, en qualité de clerc, des fonctions ecclésiastiques. Ce n'est qu'en 1552, pourtant, qu'il eut la cure de Marolles-en-Brie, qu'il échangea en 1554 contre la cure de Challes-au-Maine. Il semble qu'une seule cure ne lui ait pas suffi du point de vue pécuniaire, car en 1555, il cumula en obtenant la cure-baronie d'Evailé-au-Maine et, en 1557, celle de Warluis-en-Beauvaisis. En 1557 ou 58, il eut en plus la cure de Champfleur-au-Maine. Lors de la mort du poète courtisan, Mellin de Saint-Gelais, en 1558, Ronsard devint aumônier ordinaire du roi avec "bouche-à-cour" (il y prenait ses repas) et 1200 livres tournois de pension. Ce que Jusserand en dit ¹⁴⁵

¹⁴⁴ Dauzat, Dictionnaire Etymologique, p. 181. La racine "clerus" signifie "clergé"

¹⁴⁵ J. J. Jusserand, Ronsard, p. 99-100.

souligne suffisamment son caractère laïque. Ronsard n'était qu'un autre de ces serviteurs royaux de l'époque. L'archidiaconé de Château-du-Loir et le canonicat de Saint-Julien du Mans lui revinrent en 1560, sans qu'il en ^{fût} ~~soit~~ entièrement satisfait. Il attendait toujours vers 1560 ces riches abbayes, évêchés et prieurés dont disposèrent les rois de France à l'époque, depuis le Concordat de Bologne de 1516.¹⁴⁶ Il vit avec désolation l'occupation des commendes par les favoris italiens de Catherine de Médicis.

Les pamphlets évangéliques des Guerres de Religion¹⁴⁷ montrèrent ce que les disciples de Calvin et de Muncer, de Zwingli et de Quintin pensaient de ce système où, selon eux, des multitudes de parasites "bénéficiaient" de la richesse disponible d'une église corrompue. Ils se trompèrent tous en faisant de Ronsard un membre du clergé régulier. Deux pamphlets anonymes et sans date portent les titres, "Soudaine métamorphose de Mons. Pierre de Ronsard, en messire Pierre Ronsard," et "Conversion de Pierre de Ronsard." Celui de Zamariel et de Mont-Dieu (1563) a un titre qui débute ainsi, "Responce (sic) aux calomnies contenues au Discours et Suyte du

¹⁴⁶ La fin de sa vie sera passée, cependant, à voyager d'abbaye en abbaye, car ses efforts furent couronnés après 1560. Il eut l'abbaye de Croixval dans la forêt de Gastine, le prieuré de Saint-Cosme-les-Tours et Saint-Gilles de Montoire.

¹⁴⁷ c.f. l'abbé Charbonnier, Pamphlets Protestants contre Ronsard, 1560-77.

Discours sur les misères de ce temps, faits par Messire Pierre Ronsard, jadis Poète et maintenant Prebtre." Et finalement voici les titres de deux autres brochures d'injures, la première de D. M. Lescaldin, "Replique sur la responce faite par messire Pierre Ronsard, jadis poète, et maintenant Prestre a ce qui luy avoit esté respondu sur les calomnies de ses Discours...", et la deuxième, de F. de la Baronie (Florent Chrétien) - "Response première et seconde de F. de la Baronie à messire Pierre de Ronsard, prestre-gentilhomme vandomois, evesque futur, 1563." Un court passage du premier pamphlet cité sera suffisant pour qu'on remarque le ton absolu et goguenard sur lequel parlent les ennemis du poète:

Eh quoy ! tu es devenu prestre
 Et fort remarquable Curé;
 Je ne t'ay pas cuydé cognoistre.
 Mais comment as-tu enduré
 Qu'on te razast le sommet de la teste
 Pour te marquer au marq de la grand beste¹⁴⁸

L'honnêteté veut que nous nous mettions d'accord avec les Evangéliques pour ce qui était des abus du système de commendes. Souvent des hommes peu désirables succédaient à ces charges. Le roi de France se servait de sa nouvelle autorité pour nommer à ces postes ce tourbillon d'hommes qui l'entourait. On peut mentionner les noms de quelques hommes qui occupèrent ces postes et dont la

148 Charbonnier, Op. cit., p. 16.

moralité et la personnalité y convenaient peu: Pierre de Bourdeille (Brantôme),¹⁴⁹ Pierre Larivey, le Primatice. Et pourtant nous manquerions d'impartialité si nous disions que tout commendataire fut doublé d'un coquin ou d'un "mignon." Ce n'était pas encore ce système du temps de Louis XIV devenu un abus royal éclatant.¹⁵⁰ Il est vrai que le Concile de Trente se récria contre la vénalité des charges, mais ne fallait-il pas porter des condamnations? L'abus des prébendes était quelque peu flagrant. Ce fut, à plus forte raison, le corps de l'église elle-même qui avait besoin d'être réformé - les membres du clergé réformé qui, selon Ronsard:

vivent sans peing
 Sans prescher, sans prier, sans bon exemple d'eux,
 Parfumez, decoupez, courtizans, amoureux,
 Veneurs, et fauconniers, et avecq' la paillarde,
 Perdent les biens de Dieu, dont ilz n'ont que la garde.¹⁵¹

¹⁴⁹ René-Louis Doyon écrit dans la "Préface" aux Vies des Dames Galantes de Brantôme, Rasmussen, Paris, 1946, p. 9... ce jeune et tempétueux courtisan fut de bonne heure pourvu de bénéfices et usufruitier d'une grasse et riche abbaye, sans porter le froc et sans s'être vu infligé la tonsure."

¹⁵⁰ Alfred Rambaud peint fort bien cet aspect dans le deuxième volume de son Histoire de la Civilisation Française, t. II, p. 54, "Voilà ce qu'on appelait 'être pourvu d'une abbaye': c'était une façon d'assurer à un jeune homme quarante ou cinquante mille livres de rentes. Rien n'empêchait que la même personne réunît huit ou dix abbayes: cela augmentait ses revenus sans augmenter sa peine. Le lieu où l'on rencontrait habituellement ces singuliers abbés, c'était le lever du roi, l'antichambre des ministres, le boudoir des femmes influentes."

Ronsard en parle avec indignation à plusieurs reprises. Il ne se sentit pas entaché de ces vices communs au religieux de l'époque, et il eut raison. Tout d'abord, c'était la nécessité et ^{non} pas l'avarice qui l'obligeait à trouver du travail où la rémunération serait suffisante pour pourvoir à son existence. La poésie, en effet, ne suffisait pas à ses besoins, car le littérateur de la Renaissance n'avait en général aucune source de revenu à part les dons bénévoles du patron qui ne se montrait pas toujours généreux. Il semble aussi que les commendes ne fussent pas toujours de véritables mines d'or. Le nombre de cures réunies par le poète avant 1560 le suggère bien. E. Rayon constatera le même fait à l'égard de l'abbaye dans une courte étude sur Ronsard :

Ne disons pas, comme certains, "les abbayes opulentes." Elles ne le furent jamais. D'ailleurs les Guerres de Religion avaient amené partout la ruine et ses revenus étaient plutôt précaires.¹⁵²

L'église aiderait donc à suppléer honorablement à ces revenus. Avant de regarder le courtisan de 1560, citons quelques vers autobiographiques de la "Responce aux Injures" (1563) où Ronsard parle de sa journée habituelle, de son rôle de "bénéficiaire."

151 Ronsard, Oeuvres Complètes, X, p. 354.

152 E. Rayon, Ronsard en France et dans la Région de Brie-Gâtinais, Melun, 1925, p. 61.

M'esveillant le matin, devant que faire rien,
J'invoque l'Eternel, le pere de tout bien,¹⁵³

Notre poète passe la matinée à l'étude mais:

...sentant mon esprit de trop lire assommé
J'abandonne le livre, et m'en vois a l'Eglise:¹⁵⁴

Il explique plus clairement son office dans la partie qui suit:

Mais quand je suis aux lieux où il faut faire voir
Ce que peut un tressaint et tresjuste devoir,
Lors je suis de l'Eglise une colonne ferme,
D'un surpelis ondé les espaulles je m'arme,
D'une haumusse le bras, d'une chape le dos,
Et non comme tu dis faitte de croix et d'os,
C'est pour un Chapelan... [chapelain]¹⁵⁵

Et plus loin:

Je ne perds un moment des prieres divines,
Des la pointe du jour je m'en vais à matines,
J'ay mon breviere au poing, je chante quelque fois,
Mais c'est bien rarement, car j'ay mauvaise voix:¹⁵⁶

Nous avons peut-être assez cité pour suggérer que Ronsard, dont deux oncles et le frère furent prêtres, prenait au sérieux ses obligations. L'exagération mise de côté (car Ronsard se justifiait ici contre les attaques calvinistes), la vie du poète semble tout à fait normale et même méritoire. Il remplissait bien son office

153 Ronsard, Oeuvres Complètes, XI, p. 144.

154 Ibid, p. 144.

155 Ibid, p. 146.

156 Ibid, p. 147.

Et tout étant, comme le témoignent les registres baptismaux, "Aumônier du roi notre sire et son premier poète en ce royaume."

Ce qu'il nous faut dire à l'égard du courtisan de 1560 dépend en grande partie de ce que nous avons déjà dit de Ronsard commendataire. Tout d'abord, il est évident que Ronsard était courtisan aussi bien que bénéficiaire, par nécessité plus que par amour. Citons le beau passage exprimant la passion du poète pour la nature, pour son Vendômois et les mettant au-dessus de toute autre chose - même de la cour.

Je n'avois pas quinze ans que les mons et les boys,
Et les eaux me plaisoient plus que la court des roys,¹⁵⁷

...

Pour bien des esprits avisés, la cour resplendissait de loin mais ensorcelait vite ceux qui osaient y entrer. Mais, pour faire son chemin dans le monde, ne faut-il pas traiter quelquefois avec le diable? Sous l'influence de cette cour depuis 1536, l'existence de Ronsard n'était ni très stable ni très heureuse. N'étant ni grand noble, ni fils unique - il fut obligé de ne compter que sur lui-même pour faire fortune. Engagé comme page de très bonne heure,¹⁵⁸

157 Ronsard, Oeuvres Complètes, XII, p. 47

158 Encore une fois, il nous semble que c'était en réalité le père, serviteur royal lui-même, qui choisit pour lui. c.f. Oeuvres Complètes, X, p. 334, "je fuz donné page."

il connut de cette façon des pays et des moeurs étrangers:

J'ay suyvi les grands Roys, j'ay suyvi les grands Princes,
J'ay pratiqué les meurs des estranges provinces,¹⁵⁹

Il apprit que, sans être flatteur, on ne pouvait guère parvenir.

Il était destiné à être, selon M. Paul Laumonier, "quémendeur malgré lui."¹⁶⁰

La vie que mena Ronsard à la cour pendant longtemps ne fut point tranquille. Du mois de mai, 1550 jusqu'en janvier, 1553, Ronsard resta brouillé avec le poète courtisan Melin de Saint-Gelais. Dans le Tombeau de Marguerite de Valois de 1551, il évoqua la défunte reine de Navarre dans des vers devenus célèbres:

Et fay que devant mon Prince
Desormais plus ne me pince
La tenaille de Melin.¹⁶¹

En réalité, Saint-Gelais ne fut que l'un des nombreux détracteurs de Ronsard qui tacherent de souiller la réputation du poète en l'appelant pédant et incompréhensible. Bien des courtisans écouterent les médisances de Saint-Gelais qui osait lire devant

159 Ronsard, Oeuvres Complètes, XI, p. 132

160 Paul Laumonier, "Introduction" au onzième volume des Oeuvres Complètes, p. VII.

161 Ibid, III, p. 77-78.

Henri III des passages adroitement choisis pour mettre en pleine lumière l'emphase et le pédantisme de Ronsard. Ronsard fera allusion à cette opposition dans plusieurs poèmes de l'époque, dans, par exemple, "Le Narssis pris d'Ovide" de 1554, où il remercia Jean d'Avanson, maître des requêtes de l'hôtel du roi et le chancelier Michel de l'Hospital, de leur assistance dans ses déboires et suggère en même temps la grande adversité qu'il rencontrait:

Lui seul [Avanson] et l'Hospital me donnerent courage,
A grands coups d'aviron ramer contre l'orage,¹⁶²

Vers 1560, l'atmosphère d'orage planait toujours sur Ronsard. Notre poète se vit traiter comme nous l'avons vu de païen, de libertin, de papiste +, de poète courtisan à la "plume venale"¹⁶³, par les pamphlétaires qui se basaient, pour faire leur dernière critique, sur la flatterie des poésies dédiées aux rois de France, aux grands de la cour.

Nous aurions de la peine à justifier entièrement notre poète car lui-même éprouva une certaine difficulté: "Peu de personnes ont commandement sur moy, je fais volontiers quelque chose pour les princes et grands seigneurs, pourveu qu'en leur faisant humble service je ne force mon naturel...car si tu [le Calviniste]

162 Ronsard, Bocage de 1554, p. 82.

163 Charbonnier, Pamphlets Protestants contre Ronsard, p. 17

pensois que je fusse un ambitieux courtisan, ou à gage de quelque seigneur, tu me ferois grand tort, et t'abuserois beaucoup."¹⁶⁴

Ronsard passait, et à bon droit, pour un courtisan adroit et il arriva que ses poésies en souffrirent.¹⁶⁵ Notons le caractère

absolu de ses vers où Ronsard chanta les louanges des grands:

Achille estoit ainsi que toy formé: [Duc de Lorraine]
Dedans tes yeux est Venus et Bellonne:
Tu semble Mars quand tu es tout armé
Et desarmé, une belle Amazonne.¹⁶⁶

Mais, comme le souligne M. Laumonier dans son volume, Ronsard, Poète Lyrique, "On ne saurait le blâmer de ces actes et de ce langage: il lui fallait vivre d'abord, pour pouvoir ensuite "philosopher à l'aise."¹⁶⁷ Son but envisagé de la sorte et compris, nous ne pouvons que lui témoigner de la sympathie.

Avant de terminer ce court tableau de Ronsard courtisan, on peut se demander le résultat du séjour du "prince des poètes" à la cour jusqu'en 1560. A vrai dire, s'il loua incessamment le roi et les grands il ne se vanta jamais de leur libéralité. Ronsard courtisan, comme Ronsard commendataire, fut pauvre. Une des grandes sources de sa mélancolie provint du fait que ses supplications

164 Ronsard, Oeuvres Complètes, XII, p. 6

165 Jusserand, Ronsard, p. 93 "Il imprimait ses suppliques en plaquettes, les réimprimait, les insérait dans ses oeuvres, prenait le public à témoin."

166 Ronsard, Oeuvres Complètes, ~~IX~~, p. 198

167 Paul Laumonier, Ronsard, Poète Lyrique, p. 180.

passèrent souvent sous silence. Ronsard osa exprimer souvent ses déceptions dans des vers remarquables par leur force. Ma pénurie, dira-t-il, en 1563, a été une des causes de mon manque d'inspiration et nous le croyons volontiers:

...ce mestal [de l'or] je deteste,
 Je l'abhorre, et le fuy, et le hay comme peste,
 Et certes à bon droit, car j'ay toujours par luy,
 En forçant ma nature, endure trop d'ennuy.
 Pour le penser, gagner j'ay courtizé les Princes,
 Et les grands Gouverneurs des royales provinces.
 J'ai sué, travaillé, escrit et composé,
 Quatre heures en la nuit à peine ay reposé, 168

En 1563, dans "la Responce aux Injures," il fera le bilan de ses ambitions déçues dans deux vers où il n'exagère que très légèrement.

Je vy en vrai poëte, et la faveur Royale
 Ne se montra jamais envers moy liberalle. 169

Les jours où Ronsard allait recevoir des dons souverains - deux cent soixante-dix livres en 1571 pour les inscriptions et inventions de l'Entrée des souverains à Paris - deux mille écus en 1581 pour les divertissements des noces d'Anne de Joyeuse - n'étaient pas encore venus. Nous voyons Ronsard en 1560, commendataire et courtisan dans une assez sombre situation.

168 Ibid, XII, p. 91.

169 Ibid, XI, p. 165.

CHAPITRE IV

LES DISCOURS (1560-63) -

Nous avons déjà dit que vers 1560, Ronsard composa des poésies de caractère militant et religieux et que ces poésies ont leur importance dans son existence de poète. Jusqu'en 1560, il avait gardé un silence absolu à l'égard de la Réforme et pour une très bonne raison. Ronsard avait réussi à avoir des patrons puissants dans les deux camps, chez les Evangéliques Odet de Coligny, Robert de la Haye, Louis des Masures, Jacques Grévin, chez les Catholiques, les Guise, Lancelot Carles, Guillaume des Autels, Dorat, Bai'f et Belleau. Plus tard, en s'attaquant aux Huguenots, il essaiera toujours de ne pas s'aliéner certains individus:

Et pour ce, Predicant mon amy, je te
conseille de laisser desormais en repos
telz Seigneurs, dont les grandeurs, intentions,
et entreprises, ne dependent de la querelle
de mes escrits ny des tiens, sans provoquer
davantage leur courroux contre moy, qui leur
suis, plus que tu n'es, tres humble et tres
obeissant serviteur.¹⁷⁰

Il va sans dire qu'il n'entra pas en lutte avant d'avoir bien pesé les arguments pour et contre la Réforme.

Esquissons succinctement les raisons d'être des Discours.¹⁷¹ La cause immédiate de l'un d'eux, "La Responce

¹⁷⁰ Ronsard, "Epistre au Lecteur," Oeuvres Complètes, XI, p. 113.

¹⁷¹ Seulement deux morceaux sont connus sous le nom de "Discours" mais le lien unissant est fort évident.

aux Injures" fut, certes, l'attaque des pamphlétaires calvinistes contre le poète. Ceci ne suffit pas à expliquer, cependant, les autres discours tous composés antérieurement. Tout d'abord, il est aisé de reconnaître que, durant la période directement antérieure à 1560, Ronsard avait presque épuisé les thèmes horaciens et classiques du "Carpe Diem."¹⁷² "Mignonne, allons voir" a bien d'autres contreparties pendant ces onze premières années environ de création littéraire où le vin et la virilité sont célébrés et la mutabilité pleurée.

Comme le tens vont les choses mondaines
Suivant son mouvement: 173

Et l'homme ne vit qu'un jour
Fuiant comme un songe ou fumée. 174

Qu'on boute du vin en la tasse
Soumelier, qu'on en verse tant, 175

...

Ce qu'il appela les "nouvelles chansons"¹⁷⁶ apportées à la cour furent enfin vieillottes. Il est indéniable que notre poète, s'en rendait compte et que si la Franciade représenta un échec

172 Sans trop y insister, V. L. Saulnier écrit dans La Littérature de la Renaissance, première édition, Presses Universitaires de France, Paris, 1942. "La première édition collective de Ronsard (1560) marque un tournant dans sa carrière." p. 89.

173 Oeuvres Complètes, II, p. 63.

174 Ibid, II, p. 121.

175 Ibid, II, p. 179.

176 Ibid, III, p. 31.

dans un autre genre, les Discours furent, comme nous le verrons, un renouvellement complet et heureux de son inspiration poétique.

Une autre raison qui explique l'attitude du poète se comprend sans beaucoup de difficulté. Il s'agit d'un préjugé violent de la part du poète contre la civilisation allemande. Si Ronsard eut en horreur les origines de la Réforme, c'est en raison d'un préjugé commun aux plus grands esprits du temps, même à Erasme. Pour Ronsard, la secte des Réformés eut une de ces naissances malheureuses, aussi grotesque que celle de Gargantua et bien plus tragique. Sa haine fut constante contre les "sectes étrangères,"¹⁷⁷ contre tout ce qui pouvait être considéré comme "gothique," synonyme pour lui de "barbare." C'est, en effet, l'épithète dont il se servit pour qualifier une plainte plus légitime des catholiques contre les pillages des Evangéliques:

Si Gedeon avoit commis vos brigandages,
Vos meurtres, vos larcins, vos Gottiques pillages,
Il seroit execrable...¹⁷⁸

Cette idée préconçue nous apparaît, maintenant, sous une lumière assez défavorable, car Ronsard et les humanistes se servaient librement de ce mot "gothique" pour flétrir, aussi bien que l'ennemi religieux, la réputation des poètes du passé national.

177 Ibid, X, p. 352.

178 Ibid, XI, p. 48.

Une dernière raison d'ordre personnel pour expliquer l'attitude du poète envers les Calvinistes fut la disparate entre l'austérité des prédestinés et la joie de vivre, l'effervescence de Ronsard et des poètes catholiques de la Pléiade et de la Brigade. C'est avec une aversion marquée qu'un autre poète catholique, Florimond de Raemond, décrit le sobre maintien des Réformés, "Les femmes à leur port et habit modeste, paraissaient en public comme des Eves dolentes ou Madeleines repenties...Les hommes tout mortifiés semblaient être frappés du Saint-Esprit."¹⁷⁹ Un sonnet des Regrets de Du Bellay (136) est à rapprocher de ce passage précédent. Pour Ronsard, l'austérité calviniste a peu d'attraits:

Faittes moy voir quelqu'un qui ait changé de vie
 Apres avoir suivy vostre belle folie?
 J'en voy qui ont changé de couleur et de teint,
 Hydeux en barbe longue, et en visage feint,
 Qui sont plus que devant tristes, mornes et palles,¹⁸⁰

La leçon qu'il enseignera est celle, connue par la Renaissance entière, où l'individu se propose de s'attacher avec ténacité au bonheur fugitif en attendant la mort. Quant à la sévérité des prédestinés, il n'y voit que de l'hypocrisie ou de la folie.

¹⁷⁹ Cité par Perdrizet, Ronsard et la Réforme, p. 66.

¹⁸⁰ Ronsard, Oeuvres Complètes, XI, p. 51. Et ailleurs, Ibid, XI, p. 73-74.

Jusqu'ici nous avons assez souligné les raisons personnelles pour lesquelles notre poète souhaitait une victoire catholique. Il faudrait cependant ajouter encore qu'avant 1560 Ronsard était devenu bénéficiaire et qu'il perdrait ses nouveaux biens si douloureusement acquis si le protestantisme rigoureux à l'esprit réformateur triomphait. Il est vrai également qu'il attendait vers cette époque, du cardinal de Tournon et du chancelier de l'Hospital, un bénéfice plus lucratif - abbaye ou évêché.

Mais cela n'explique pas tout. On a assez mis en lumière le royalisme, le loyalisme et le traditionalisme du poète comme cause de son entrée dans les lices du côté des catholiques, pour que nous y insistions.¹⁸¹ Il suffit de dire que ces conceptions ont certainement pris l'ascendant sur d'autres, plus mesquines, dont nous ne nions pas l'existence. Déjà en 1560 dans l'"Elégie à Guillaume des Autels" des phrases telles que les suivantes sonnent à l'oreille, "ils faillent de vouloir renverser nostre empire,"¹⁸² "par songes nouveaux forcer la loy des vieulx,"¹⁸³ "laisser le chemin de leurs peres."¹⁸⁴ Dans cette même poésie, le poète, dans des vers

181 c.f. Laumonier, "Introduction" au onzième volume des Oeuvres Complètes, p. VII, "Héritier du loyalisme à toute épreuve de son père, il y approuvait la ferme politique des deux Guises..." Perdrizet, Op. cit., chapitre VII, "Explication de l'Esprit Conservateur de Ronsard." F. Brunetière, "Un Episode de la Vie de Ronsard." Revue Des Deux Mondes du 15 mai, 1900.

182 Ronsard, Oeuvres Complètes, X, p. 352.

183 Ibid, X, p. 352.

184 Ibid, X, p. 352.

non totalement d'épouvras d'exagération, dit qu'il entreprenait avec Des Autels et Lancelot Carles, évêque de Riez, la défense de l'église catholique. Sa raison en fut bien explicite:

Carles et toy et moi, seulz entre cent mille hommes
 Que la France nourrist, opposez nous y sommes,
 En faisant de nous trois paroistre la vertu,
 D'un magnanime cueur nous avons combatu,
 Descouvrant l'estomac aux playes honorables,
Pour soustenir l'Eglise, et ses loix venerables,¹⁸⁵

Il mentionna les noms d'Occolampade, de Zwingle, de Bucer, de Luther et de Calvin mais pour montrer ensuite que les religions des Evangéliques, ne connaissant pas d'unité, n'eurent pas de fondement et que la victime en fut la France:

Las! pauvre France, hélas! comme une opinion
 Diverse a corrompu ta premiere union!
 Tes enfans, qui devroyent te garder, te travaillent
 Et pour un poil de bouc entre eulx mesmes bataillent,¹⁸⁶

Et ce fut là un réel accent de sincérité, de sincérité prouvée par ce qui alla suivre dans la vie de Ronsard. Ronsard vers cette époque devint plus français que jamais (en patriote et en chauvin, il vit la France "la proye d'Angleterre"),¹⁸⁷ plus royaliste, et plus sciemment catholique qu'avant. Il fut résolu à livrer

185 Ibid, X, p. 351.

186 Ibid, X, p. 356.

187 Ibid, XI, p. 54.

courageusement une bataille contre une multitude de Réformés qui allaient finir par le couvrir d'insultes:

Nous donc quinconques soyez qui avez fait un Temple contre moy, un Discours de ma vie, une seconde responce, une Apologie, un traité de ma noblesse, un Prelude, une faulse palinodie en mon nom, une autre tierce responce, un commentaire sur ma responce, mille Odes, mille Sonnets, et mille autres tels faltras...¹⁸⁸

Bien que nous puissions penser que Ronsard ait été payé pour ses Discours, comme pour ses autres poésies, aucun document ne le prouve. On ne peut donc reléguer les Discours parmi les poésies de commande que Ronsard avait coutume d'écrire. Il ne fut point le simple instrument de Catherine de Médécis - rien ne nous porte à le croire. Le ton sur lequel il parla à sa reine - dans deux discours que nous examinerons tout à l'heure - laissa même entendre que leur entente était loin d'être parfaite.

Regardons alors pour ce qui est des Discours, la progression de la pensée de Ronsard entre 1560-63. Tout d'abord, il est fort évident en lisant ces poésies que Ronsard, tout en étant catholique, vit, même avant 1560, la justesse de certaines critiques évangéliques:

J'ay autrefois goutté, quand j'estois jeune d'age,
Du miel empoisonne de vostre doux breuvage,¹⁸⁹

¹⁸⁸ Ibid, XII, p. 10.

¹⁸⁹ Ibid, XI, p. 75. On ne sait pas au juste la provenance de ce miel.

Ronsard, comme le dit explicitement M. P. Laumonier, "avait été séduit par les doctrines émancipatrices des préreformateurs, qui préconisaient, non seulement une réforme intérieure de l'église catholique, mais l'affranchissement de la Raison opprimée par l'esprit de la Scolastique..."¹⁹⁰ Il avait certes séjourné trois mois au colloque d'Haguenau en 1540 et dut entendre des exposés d'érudits tels que J. Oporin, M. Bucer, M. Girbel et J. Sleidan. J. J. Jusserand est même de l'avis qu'il vit à ce moment Calvin, de séjour à Strasbourg. C'est alors en homme avisé qu'il condamna en 1560 les jeunes prélats catholiques qui "n'ont point de soucy de leur pauvre troupeau,"¹⁹¹ qu'il déclara:

Il faut donc corriger de nostre sainte Eglise
Cent mille abuz commis par l'avare prestrise. 192

Il s'attaqua même au système de bénéfices dont il espérait tirer son profit:

puis que les benefices
Se vendent par argent, ainsi que les offices. 193

Non qu'il voulût éliminer ce système - il semble qu'il ait plutôt désiré le purifier, le rendre moins vénal. Il y revint dans la "Remonstrance au Peuple de France" de 1562 où il parla de l'Eglise "d'ignorans farcissoit"¹⁹⁴, visant peut-être les favoris italiens.

190 Paul Laumonier, "Introduction" au onzième tome des Oeuvres Complètes, p. VI.

191 Oeuvres Complètes, X, p. 354.

192 Ibid, X, p. 355.

193 Ibid, X, p. 354.

194 Ibid, XI, p. 83.

de Catherine de Médicis:

Vostre [les rois et les princes] facilité qui vendoit les offices,
Qui donnoit aux premiers les vaquans benefices 195

Evidemment, il ne se considérait point comme indigne d'une charge ecclésiastique majeure. Au contraire, il dut l'envisager comme paiement pour ses vers - paiement fort équitable et, quoiqu'il ne fût pas tout à fait justifié, il le fut en grande partie, comme nous l'avons déjà vu.

Ce ne furent pas les seuls endroits dans les Discours où Ronsard se mit momentanément du côté des Evangéliques pour dire que l'église catholique était atteinte; "trop riche, grasse et hautaine,"¹⁹⁶

Ses ministres enflez, et ses Papes encor,
Pompeusement vestuz de soye et de drap d'or?¹⁹⁷

Il s'aperçut, comme d'autres penseurs de l'époque, qu'une réforme était à la fois nécessaire et inévitable, et nous ne nous trompons pas en disant que si une réforme d'initiative calviniste avait pu se faire paisiblement dans le sein de l'église catholique elle-même, au fur et à mesure de la justesse des critiques, Ronsard serait resté sympathique aux Evangéliques. Ce fut d'ailleurs ce qu'il leur rappela dans la "Remonstrance au Peuple de France" quand sa

195 Ibid, XI, p. 83.

196 Ibid, X, p. 355.

197 Ibid, X, p. 355.

position fut bien déterminée:

Si vous eussies esté simples comme davant,
 Sans aller les faveurs des Princes poursuivant,
 Si vous n'eussies parler que d'amender l'eglise,
 Que d'oster les abus de l'avare prestrise,
 Je vous eusse suivy, et n'eusse pas esté
 Le moindre de ceux là qui vous ont escouté.¹⁹⁸

En effet, l'évolution de la pensée de Ronsard est clairement indiquée à maint endroit dans les Discours et confirme ce que nous venons de dire. En 1560, notre poète croyait fervemment encore, même s'il avait épousé la cause catholique, à la possibilité d'une conciliation d'intérêts entre Huguenots et Catholiques. Dans l' "Elegie à Guillaume des Autels," le premier des Discours, c'est un Ronsard pacifiste qui écrit avec un plaisir vif:

Ce n'est pas aujourd'huy que les Rois et les Princes
 Ont besoing de garder par armes leurs provinces,
 Il ne faut acheter ny canons, ny harnois,¹⁹⁹

Il crut sincèrement, comme son ami le chancelier de l'Hospital et les notables de Fontainebleau, qu'il fallait surtout rappeler les Evangéliques à la raison:

Car il fault desormais deffendre noz maisons,
 Non par le fer trenchant mais par vives raisons,²⁰⁰

Ses armes furent donc des armes de poète et d'intellectuel et il se contenta de prêcher le calme, de croire que le Concile de Trente

198 Ibid, XI, p. 89.

199 Ibid, X, p. 349-50.

200 Ibid, X, p. 350.

allait tout arranger:

Il fault en disputant par livres le confondre,
Par livres l'assaillir, par livres luy respondre,²⁰¹

En 1561, Ronsard composa des vers adressés à son jeune roi, Charles IX, "l'Institution pour l'Adolescence du Roy Treschretien", où il parla sévèrement au roi de ses nombreux devoirs, parmi lesquels fut celui de garder son peuple dans la religion de leurs pères, en les protégeant contre:

Le curieux discours d'une secte nouvelle.²⁰²

Cette attaque contre les Evangéliques mise à part, le reste de l' "Institution" eut rapport aux devoirs du roi chrétien. Il n'empêche que le poète fut extrêmement préoccupé par les troubles religieux et que son point de vue avait évolué depuis 1560. Nous le savons grâce aux variantes à ce texte de 1560 de l' "Elegie à Guillaume des Autels." Ces variantes montrèrent, chose remarquable, une volte-face complète de la part du poète. En voilà l'explication probable.

En 1560, juste après l' "Elegie," un événement eut lieu qui montra mieux que toute autre chose la faillite des mesures de pacification prises envers les Huguenots. Cet événement, la conjuration d'Amboise, (que le Ronsard de l' "Institution" passa sous silence,

201 Ibid, X³, p. 350.

202 Ibid, XI, p. 7.

espérant que tout allait s'arranger) suffit pour que le château du même nom garde jusqu'à nos jours un souvenir sanglant. Il s'agit du complot du gentilhomme protestant, la Renaudie, contre la royauté. Celui-là fut pendu, avec un grand nombre de conspirateurs, aux crénaux, au grand balcon de cette forteresse de la Renaissance, mais pas avant que les troupes royales ne se heurtassent aux forces armées évangéliques. Tout espoir de conciliation sembla s'évanouir et en 1562, ce fut un Ronsard militant et indigné qui, en remaniant ces vers, les changea de sorte qu'ils devinrent:

C'est doncques aujourd'huy que les Roys et les Princes,
Ont besoin de garder par armes leurs provinces,
Et contre leurs sujets opposer le harnois,²⁰³

Car il fault desormais deffendre nos maisons,
Et par le fer tranchant, et par vives raisons²⁰⁴

Son point de vue coïncida exactement à cette date (aux environs de mars, 1562) avec celui des Guise, les instigateurs de l'effroyable massacre de Vassy, du premier mars de cette année, et, qui furent résolus à supprimer à tout prix les sectes évangéliques en France. Ronsard ne sembla plus penser au danger de rompre avec ses protecteurs et amis, soit évangéliques, soit pacifistes car, pour lui, "léser ou simplement affaiblir l'autorité royale, c'était un crime contre la patrie"²⁰⁵ et les Evangéliques en étaient coupables.

203 Ibid, XI, p. 15.

204 Ibid, XI, p. 16.

205 Laumonier, "Introduction," XI, p. X.

Continuons à suivre la suite de sa pensée comme elle est illustrée dans les Discours subséquents. "Le Discours des Misères de ce Temps à la Royne Mere du Roy", écrit selon tous les indices au printemps 1562, fit voir un Ronsard qui fut sérieusement inquiété par l'état du royaume:

La femme ne feut plus son mary reconnoistre.
Les enfans sans raison disputent de la foy,
Et tout a l'abandon va sans ordre et sans loy.²⁰⁶

et qui implora une reine irresolue:

Prenez le gouvernail de ce pauvre navire,
Et maugré la tempeste, et le cruel effort
De la mer, et des vens, conduisez-le à bon port²⁰⁷

"La Continuation du Discours...", sensiblement de la même époque (vers le premier octobre, 1562) fit voir plus clairement dans des vers devenus célèbres l'indignation de notre poète contre une religion dont les membres avaient recours à la force:

La terre qu'aujourd'hui tu remplis toute d'armes,
Y faisant fourmiller grand nombre de gendarmes,
...
De Besze, ce n'est pas une terre Gottique,
Ny une region Tartare, ny Scythique,
C'est celle ou tu naquies...²⁰⁸

Il conseilla au chef calviniste:

Retire tes soldars, et au lac Genevois
(Comme chose execrable) enfonce leur harnois.
Ne presche plus en France une Evangile armée,
Un Christ empistollé tout noircy de fumée,
Portant un morion en teste, et dans la main
Un large coustelas rouge du sang humain.²⁰⁹

206 Oeuvres Complètes, XI, p. 28.

207 Ibid, XI, p. 21.

208 Ibid, XI, p. 41-42.

209 Ibid, XI, p. 42.

L'accent de ces vers indique que le poète n'envisageait toujours d'autre moyen pour combattre l'hérésie en France que la répression armée. En effet, ne fallait-il pas combattre le feu par le feu?

"La Remonstrance au Peuple de France" qui parut plusieurs mois plus tard (selon la chronologie de M. Laumonier, aux environs du premier décembre, 1562) montra de nouveau un Ronsard belliqueux qui voyait avec horreur la propagation des idées huguenotes. Ce fut dû au fait, répétons-le, que ces derniers avaient enfin rendu totalement militante leur cause:

Mais voyant vos cousteaux, vos soldars, vos gendarmes,
 Voyant que vous plantés vostre foy par les armes,
 Et que vous n'avez plus ceste simplicité
 ...
 J'ay pensé que Satan, qui les hommes attise
 D'ambition, estoit chef de vostre entreprise.²¹⁰

Le bilan fut encore dressé:

La foy (ce dittes vous) nous fait prendre les armes:
 Si la religion est cause des alarmes,
 Des meurtres et du sang que vous versés icy,
 He! qui de telle voy voudroit avoir soucy,
 Si par plomb, et par feu, par glaive, et poudre noyre,
 Les songes de Calvin nous voulés faire croire?²¹¹

et les plaintes de Ronsard portèrent également sur le vandalisme des Réformés, "ces briseurs d'autels" ²¹² et "volleurs de

²¹⁰ Ibid, XI, p. 89.

²¹¹ Ibid, XI, p. 89.

²¹² Ibid, XI, p. 98.

calice." 213 Si dans cette poésie il conseilla aux chefs huguenots de désarmer leurs forces, il n'eut que ce conseil belliqueux à donner aux catholiques :

Mais ayés forte picque, et dure et forte espée,
Bon jacque bien cloué, bonne armeure trempée,
La bonne targue au bras, au corps bons corcellets,
Bonne foudre, bon plomb, bon feu, bons pistolets, 214

Un incident de la vie du poète auquel Ronsard fit allusion dans la "Remonstrance au Peuple de France" appuie même davantage ce que nous venons de dire d'un Ronsard transformé en poète et en homme militant aux environs de 1562. Les troubles intérieurs ^{étant} devenus pires à ce moment, non seulement il conseilla la résistance armée à la menace protestante, mais ce fut lui qui dut défendre son bénéfice : la cure-baronie d'Evaille ou Saint-Julien-du-Mans, où il était chanoine depuis 1560, contre la violence des Réformés. Voilà les vers dont il est question :

Je sçay qu'ils sont cruels et tirans inhumains :
N'agueres le bon Dieu me sauva de leurs mains,
Après m'avoir tire cinq coups de harquebuse : 215

Ajoutons qu'en dépit de ses efforts, Saint-Julien fut pillé et le tombeau de Saint-Bertrand, dans l'église de la Couture au Mans, profané.

Non pas qu'il faille ajouter foi au témoignage de

213 Ibid, XI, p. 98.

214 Ibid, XI, p. 104.

215 Ibid, XI, p. 91.

l'ennemi Théodore de Bèze, "Et pour cet effet ayant assemblé quelques soldats en un village nommé d'Evaille, dont il était curé, fit plusieurs courses avec pilleries et meurtres," 216 ni complètement non plus à celui de J. A. de Thou, Histoire Ecclesiastique, 1604, un ami fidèle, "La noblesse touchée de ces maux prit les armes pour en arrêter le cours et choisit Pierre de Ronsard pour les commander." 217 Nous pouvons supposer, d'après Théodore de Bèze, Agrippa d'Aubigné, Crespin (Martyrologie, 1619) et l'auteur inconnu de l'Histoire des Choses Mémorables Avenues en France de 1547 a 1597, que le poète était mêlé en quelque sorte aux bagarres. Pourtant, faire de lui un soldat professionnel, c'est aller trop loin. L'ennemi (de Bèze) et l'ami (de Thou,) voilà deux jugements assez gratuits. Celui de l'anonyme protestant (auteur de la "Remonstrance à la Roynne") qui attesta que le poète Ronsard assista au massacre du Saint-Calais, du 28, 31 mai, 1562, est également suspect.

Continuons à suivre cette progression de la pensée ronsardienne jusqu'en 1563, l'année de la "Responce de P. de Ronsard Gentilhomme Vandomois, Aux Injures et Calomnies, de je ne scay quels Predicans, et Ministres de Geneve", où Ronsard rétorque

216 Cité par Perdrizet, Ronsard et la Réforme, p. 43.

217 Ibid, p. 45.

les arguments contenus dans "trois pillules," regus au courant de l'année. Le "A. Zamariel et Blaise de Mont-Dieu," auteurs de ces pamphlets ont été identifiés depuis et on accepte en général pour le premier, le ministre genevois, Antoine de la Roche-Chandieu, auteur de Zamariel, et pour le second, Bernard de Montmeia ou Mommeja, ministre en Picardie, auteur de Poèmes chrétiens. Tous deux, appartenant au camp opposé, auraient souffert un oubli complet si Ronsard n'avait pas décidé de répondre à leurs "injures et calomnies."²¹⁸

Dans ce dernier discours, notre poète se montra plus intransigeant que jamais. Ce ne fut plus le Ronsard de 1560 (de l' "Elegie"), partisan avoué de la paix, ni même celui de 1561 et 1562 qui, s'il conseilla la répression armée, voulait encore faire appel à un reste de bon sens dans l'esprit des Calvinistes. (cf. l'adresse à Theodore de Beze.)²¹⁹ Les grosses injures des pamphlets huguenots l'ont enfin rendu totalement belliqueux et, à l'en croire, ce fut là le debut d'une grande guerre pamphlétaire entre lui-même, poète courtisan et catholique et les ennemis

218 Oeuvres Complètes, XI, p. 109.

219 Ibid, XI, p. 40.

calvinistes, qu'il appelle avec dédain "ministreaux"²²⁰ ou "predicanteraux."²²¹ "Le camp est ouvert, les lices sont dressées, les armes d'encre et de papier sont faciles à trouver: tu n'auras point faute de pasetemps."²²² L' "Epistre au Lecteur" nous indique même que les nombreux vers qui composèrent ce discours auraient pu être considérablement augmentés,

...t'assurant que si j'avois meilleure
cognoissance de toy, que tu n'en serois quitte
à si bon marché, et au lieu de quinze ou seze
cent vers que je t'envoye pour rechauffer ta
colere, je ferois de ta vie une Iliade toute
entiere...²²³

Le dernier discours, sous forme de réponse, nous montre, alors, un Ronsard qui a un double but; celui de se justifier et de justifier la cause catholique. A vrai dire, si l'ennemi le couvrit d'injures, lui, à son tour, ne put s'empêcher de faire de même. Citons le quatrain liminaire dédié à Zamariel:

Ton erreur, ta fureur, ton orgueil, et ton fard,
Qui t'esgare, et t'incense, et t'enfle, et te deguise,
(Devoye, fol, superbe, et feinct contre l'Eglise)
Te rend confus, felon, arrogant, et cafard.²²⁴

et les deux premiers vers de la "Responce:"

Miserable moqueur (qui n'avois point de voix,
Muet comme un poisson, il n'y a pas deux mois,²²⁵

220 Ibid, XI, p. 111.

221 Ibid, XI, p. 114.

222 Ibid, XI, p. 114.

223 Ibid, XI, p. 112.

224 Ibid, XI, p. 115.

225 Ibid, XI, p. 116.

Voilà assez pour qu'on devine que les deux grands défauts de ce discours sont sa prolixité et parfois son manque de goût. Au lieu de se borner à la discussion du dogme chrétien, Ronsard devint quelquefois presque aussi injurieux que ses adversaires. Il fut même fier de son manque d'équilibre:

Je suis fol, Predicant, quand j'ay la plume en main,²²⁶
 Pour lui, le Calviniste avait Satan comme chef et, en l'acceptant comme maître, le disciple s'abatardissait, se transformait en "un vrai enfant de Satan."²²⁷ Sous l'emprise de sa colère, de son orgueil blessé, Ronsard ne vit plus à ce moment que le mauvais côté de la cause calviniste.

Par contre, s'il fut quelque peu injuste envers le Calviniste, il ne le fut point pour lui-même. Il entreprit, à maintes reprises et sans suite d'idées très logique, sa propre défense. Le Calviniste s'étant attaqué à la moralité du poète, celui-ci répliqua:

Sachant bien que tu mens, et que je ne suis point
 Des vices entaché dont ta rage me point.²²⁸

Là et ailleurs, il fut pour la plupart justifié. S'il "ayme a faire l'amour,"²²⁹ ce ne fut que la sévérité calviniste qui

226 Ibid, XI, p. 162.

227 Ibid, XI, p. 128.

228 Ibid, XI, p. 118.

229 Ibid, XI, p. 145.

s'indigna, car à l'époque de la Renaissance, "La chair nue n'est pas l'occasion de la faute, et l'amour charnel n'est point le gouffre sans fond où se perd l'âme."²³⁰ Le Calviniste l'ayant traité de prêtre, il n'eut pas trop de difficulté à le démentir en disant de façon réaliste:

J'ateste l'Eternel que je le voudrois estre,
Et avoir tout le chef et le dos empesché,
Desoubz la pesanteur d'une bonne Evesché:²³¹

D'après ce que nous avons vu à l'égard de Ronsard commendataire, il dit encore une fois la vérité et ce fut en grande partie son état nécessaire qui fit de lui un clerc de l'église catholique. D'une manière semblable, l'accusation de paganisme (le "Bouc de Jodelle") que nous avons déjà examinée fut réfutée et la nature de sa surdité, pour laquelle les Calvinistes virent une origine syphilitique, expliquée très simplement:

Tu dis qu'une sourdesse a mon oreille close,
Tu te moques de moy, et me viens blasonner
Par un pauvre accident que Dieu me veut donner.²³²

L'imputation qu'il louait les grands impudiquement semble l'avoir

230 Cohen, Ronsard, p. 8.

231 Oeuvres Complètes, XI, p. 120.

232 Ibid, XI, p. 128.

troubé davantage, cependant, et Ronsard eut plus de difficulté à
la nier:

Tu dis que j'ay loué ma Muse pour flater:
Nul Prince ny Seigneur ne se scauroit vanter,
(Dont je suis bien marry) de m'avoir donné gage,
Je sers à qui je veux, j'ay libre le courage:233

Les Calvinistes ne se trompèrent pas, au moins cette fois, si
pour le reste, leurs attaques étaient outrées et malhonnêtes.

Heureusement, toute la "Responce" ne se déroula pas
ainsi. Elle eut souvent une signification à la fois plus noble
et moins personnelle. Ronsard critiqua en logicien et en rationaliste
ceux qu'il condamnait à la perdition:

La vertu ne se peut à Genève enfermer,
Elle a le dos aéslé, elle passe la mer, 234

...comment un Calviniste
Pourroit-il bien juger des actes d'un Papiste
Quand ils sont ennemis? 235

Tu as en Paradis le tiers et les deux pars,
Tu en es fils ayné, nous en sommes bastards. 236

233 Ibid, XI, p. 151.

234 Ibid, XI, p. 156.

235 Ibid, XI, p. 149.

236 Ibid, XI, p. 166.

Sa profession de foi est elle-même d'ordre rationnel.

J'ay le chef eslevé pour voir et pour cognoistre
De ce grand univers le seigneur et le maistre,
Car en voyant du ciel l'ordre qui point ne faut,
Je suis tresassuré qu'un Moteur est là haut,
Qui tout sage et tout bon gouverne cest empire,²³⁷

et son acceptation de l'église par tradition autant que par conviction:

Ceste Eglise nous est par la tradition
De pere en fils laissée en toute nation
Pour bonne et legitime...²³⁸

Plusieurs arguments contenus dans la "Responce" attestent que Ronsard avait étudié sérieusement le problème de la Réforme et qu'il avait puisé ses arguments en partie chez les meilleurs penseurs de l'époque. Les discours de son ami Michel de l'Hospital, la harangue de Quintin aux Etats d'Orléans (du premier janvier, 1561), un opuscule d'Erasmus de 1529, Contra quosdam qui se falso jactant evangelicos, ne furent que quelques-unes de ses sources. Il est dangereux de supposer, avec M. P. Perdrizet, que "Ronsard ne connaissait pas l'hérésie qu'il s'était proposé de combattre."²³⁹ Ce dernier discours, d'une verve admirable contient une accumulation de renseignements fort intéressants sur l'"erreur"²⁴⁰ des Evangéliques et sur

237 Ibid, XI, p. 135.

238 Ibid, XI, p. 138.

239 Perdrizet, Op. cit. p. 72.

240 Oeuvres Complètes, XI, p. 115.

la justice de la cause catholique:

...il tonne des mots injurieux
contre le Pape, les Prelats et toute l'ancienne
constitution de l'Eglise, je puisse aussi de mon
costé parler librement contre sa doctrine, Cenes,
Presches, Mariages, predestinations fantastiques
et songes monstrueux de Calvin...²⁴¹

Il ne se borna pas à critiquer les personnes des Evangéliques:

Tu dis que j'ay blasmé cette teste Calvine,²⁴²
Je ne le blasme pas, je blasme sa doctrine,

Notons que si l'Evangélique de l'époque fut fort habile
en polémique, le catholique n'y excellait pas. Ronsard, alors,
remplissait une fonction utile. Son contemporain, l'abbé du Perron,
fit de lui un des grands défenseurs de la religion orthodoxe en
France et nous convenons que le service rendu par Ronsard à l'église
a été grand. A ce moment, raconte du Perron, les théologues^{iens} catholiques
en disgrâce gardèrent volontiers un lourd silence, le peuple adhérait
chaque jour plus nombreux à la Réforme,

...jusque à tant que ce grand Ronsard,
prenant en main les armes de sa profession...
s'aida si à propos d'une science profane comme la
sienne, pour la défense de l'Eglise, et apporta
si heureusement les richesses et les trésors
d'Egypte en la Terre Sainte, que l'on reconnut
incontinent que toute l'élégance et la douceur
des lettres n'estoient point de leur costé, comme
ils prétendoient...²⁴³

²⁴¹ Ibid, XI, p. 114.

²⁴² Ibid, XI, p. 153.

²⁴³ Cité par Perdrizet, Ronsard et la Réforme, p. 11-12.

Selon M. Gustave Cohen, Ronsard créa en France la grande satire politique et religieuse et Agrippa d'Aubigné "n'eût pas su décrire les Misères de la France dans les Tragiques, si Ronsard, qu'il connut, de son propre aveu, familièrement, et qu'il connut davantage par ses écrits, ne l'e lui avait appris."²⁴⁴

²⁴⁴ Gustave Cohen, Op. cit. p. 190.

CHAPITRE V

LES DERNIERES ANNEES DE RONSARD

A partir de 1563, Ronsard se tut, quoique les Huguenots continuassent à le couvrir d'injures. L'ouvrage utile de l'abbé Charbonnier²⁴⁵ nous apprend qu'il fera inévitablement allusion aux luttes religieuses en 1569 et encore en 1575 avec "Les Estoilles à Monsieur de Pilbrac", mais comment aurait-il pu, en grand poète, éviter de faire ainsi? Par contre, les Calvinistes ne s'arrêtèrent pas de l'assaillir; Florent Chrestien avec un pamphlet au long titre, "Apologie ou Deffense d'un homme chrestien pour imposer silence aux sottes reprehensions de M. Pierre Ronsard, soy disant non seulement Poète, mais aussi maistre des Poëtastres. Par laquelle l'Auteur respond à une Epistre secretement mise au devant du Recueil de ses nouvelles Poësies," 1563; Eusèbe Philadelphie en 1573 avec "le Reveille-matin des François..."; et deux anonymes protestants des environs de 1577, "Remonstrance à Pierre de Ronsard" et "Deuxième Remonstrance à Pierre de Ronsard." A toutes ces attaques, Ronsard ne répondit pas. D'ailleurs, un édit de Charles IX, du dix septembre 1563, rendant obligatoire la censure pour tout ouvrage imprimé,

²⁴⁵ L'abbé Charbonnier, Pamphlets Protestants Contre Ronsard, Paris, 1923.

montrait que la royauté voyait le grave danger de cette guerre des pamphlets et des brochures. L' "Epistre au Lecteur" des Trois Livres du Recueil des Nouvelles Poésies contient une ligne qui suggère même que Ronsard en avait été personnellement averti, "dorenavant je me tairay pour obeyr à ceux qui ont puissance sur ma main, et sur ma volonté...²⁴⁶ Il se contenta donc de frapper impunément dans L' "Epistre" Florent Chrestien et Jacques Grévin, "ce correcteur de livres et ce jeune Drogueur", et de reprendre la veine séculière et profane en poésie. Les Quatre Saisons de l'An suivirent, poésies d'inspiration classique où sa connaissance étendue de la mythologie antique se fit de nouveau voir. Ronsard avait cessé d'être un poète religieux et militant.

Les titres mêmes de ses ouvrages subséquents montrent suffisamment ce que devint Ronsard avec le temps. En 1565, parut le volume, Elegies, Mascarades et Bergerie, d'inspiration courtisane. Pris toujours dans les rets d'un filet tendu par la cour française, notre poète fut souvent obligé d'écrire des vers peu dignes de lui, car n'était-il pas, "riche déjà de gloire, mais peu d'argent"?²⁴⁷ Ce fut la nécessité et non pas la cupidité qui faisait loi. Il est vrai qu'Elisabeth d'Angleterre lui envoya un diamant pour ces

²⁴⁷ J. J. Jusserand, Ronsard, p. 124.

²⁴⁶ Oeuvres Complètes, XII, p. 16.

dernières poésies mais de tels dons furent, selon tous les témoignages, rares. En 1572, les quatre premiers livres de la Franciade parurent - épopée en cours de préparation depuis longue date et qui n'eut point le succès souhaité par le poète. Quant aux Sonnets à Hélène de 1578, ne pourrions-nous dire pour Hélène de Surgères ce que dit Brunetière pour les premiers amours, "Il [Ronsard] aime en tant que poète, et sans doute il aime, il a aimé sa Cassandre et sa Marie comme on aime sans être poète, mais il a aimé surtout en elles le prétexte ou l'objet de ses chants."²⁴⁸

Le Ronsard de 1578 fut, en effet, vieillissant et malade.²⁴⁹

Il ne fit point figure d'amant et à tous les points de vue, ses meilleures années ne furent pas ses dernières. De 1578 à 1584, il ne publia rien. Il vit avec un déplaisir vif la nouvelle influence de ses rivaux Desportes et Du Bartas auprès du roi, car pour ceux qui ne furent pas membres de la Pléiade et Brigade dont il était le chef, il ne se montra nullement magnanime. Les "Stances" des Derniers Vers firent voir son pessimisme incurable:

²⁴⁸ F. Brunetière, Histoire de la Littérature Française Classique, Livre III, p. 339.

²⁴⁹ Sa santé qui ne fut jamais de fer s'affaiblissait vite. Déjà en 1566, il se trouva malade à Paris; le bruit courut qu'il était mort. En 1568, il fut atteint de la fièvre quarte et pendant ses dernières années, de la goutte.

J'ai varié ma vie en devidant la trame
 Que Clothon me filait entre malade et sain:
 Maintenant la santé je logeais en mon sein,
 Tantost la maladie, extreme fleau de l'ame.
 La goutte ja vieillard, me bourrela les veines,
 Les muscles et les nerfs, execrable douleur!
 Montrant en cent façons, par cent diverses peines,
 Que l'homme n'est sinon le subject de malheur.²⁵⁰

Il sembla avoir compris que la vie de cour ne lui convenait plus
 et ses séjours en province se firent de plus en plus fréquents.
 On le vit qui y accomplissait avec une réelle ardeur ses fonctions
 ecclésiastiques:

...il retournait aux champs et y faisait
 de longs séjours. Prenant fort au sérieux ses
 fonctions de prieur commendataire qui l'obligeaient
 à protéger la maison, il la protégeait en effet,
 se montrait sage bâtisseur, engageait des procès,
 avec le teinturier Fortin par exemple, qui avait
 établi "ses chaudières" sur la Choisille, polluait
 ce cours d'eau appartenant à Saint-Côme...²⁵¹

Il y sema, planta, bêcha ses jardins, en parla dans ses vers avec
 un plaisir visible. Ses dernières années, quoique indéniablement
 tristes, (car Ronsard ne connut jamais la vie de famille) furent
 fructueuses en ce qui concerne sa foi chrétienne. Elles rachetèrent
 certains excès des années précédentes. Ronsard sut dire maintenant
 à la jeunesse française sur un ton moral élevé:

Ne force ta nature, ains ensuy la raison;
 Fuis l'amour et le vin, des vices la matiere;
 Grand loyer t'en demeure en ta vieille saison.²⁵²

250 Ronsard, Oeuvres Complètes, (édition Lemerre), VI, p. 5.

251 J. J. Jusserand, Op. cit., p. 133.

252 Oeuvres Complètes (Lemerre), VI, p. 5.

Il répudia en quelque sorte cette doctrine horacienne en laquelle il avait tant cru:

La jeunesse des dieux aux hommes n'est donnée
 Pour gaspiller sa fleur; ainsi qu'on void fanir
 La rose par le chauld, ainsi mal gouvernée,
 La jeunesse s'enfuit sans jamais revenir.²⁵³

N'étant plus, comme il le dit, qu'un squelette "decharné, denervé, demusclé, depoulpé,"²⁵⁴ il vit la valeur réelle de sa mythologie:

Apollon et son filz, deux grans maistres ensemble,
 Ne me sçauroient guerir, leur mestier m'a trompé;²⁵⁵

Ces deux guérisseurs chers aux anciens n'y furent pour rien et, petit à petit, la mort s'empara de lui. Il souffrait affreusement de douleur et d'insomnie. Continuant à vivre malgré son gré, car il avait souhaité une mort prompte, il habita Paris de février au treize juin, 1685, au collège de Boncourt chez son vieil ami, Jean Galland, ne quittant guère le lit. Rentré au Vendômois, il reprit sa pénible existence de moribond et, pour se délasser, voyagea de bénéfice en bénéfice, endurant toujours la pire des agonies. Une des dernières poésies nous le montre qui, s'occupait de son âme et de son salut fort sérieusement, résolu à s'éteindre en chrétien:

253 Ibid, VI, p. 5.

254 Ibid, VI, p. 6.

255 Ibid, VI, p. 6.

Quoy, mon ame, dors-tu, engourdie en ta masse?
 La trompette a sonné, serre bagage, et va
 Le chemin deserté que Jesus-Christ trouva,
 Quand tout mouillé de sang racheta nostre race.
 C'est un chemin facheux, borné de peu d'espace,
 Tracé de peu de gens...²⁵⁶

Son "amelette Ronsardelette"²⁵⁷ se préparait à descendre dans
 "le froid Royaume des mors,"²⁵⁸ à quitter "sans remors"²⁵⁹ un
 monde où la mutabilité fut la loi. Sa fin chrétienne fut relatée
 par C. Binet:

...comme la douleur luy augmentoit, et
 que ses forces diminuoient, ne pouvant dormir pour
 l'indigestion et grandes douleurs qu'il sentoit,
 il envoya querir avec un notaire le curé de Ternay,
 auquel il deposa le secret de sa volonté, ouït la
 Messe en grande devotion, et s'estant faict habiller
 premièrement, receut la sainte communion, ne voulant
 tant à son aise recevoir deluy qui avoit tant enduré
 pour nous, regrettant la vie passée, et en prevoyant
 une meilleure. Ce fait, il se fit devestir et
 remettre au lict, disant: Me voila au lict attendant
 la mort, passage commun d'une meilleure vie, quand il
 plaira à Dieu m'appeler, je suis tout prest de partir.
 Il renvoya le notaire, lui disant qu'il n'y avoit
 encor rien de pressé, et qu'il se portoit mieux,
 apres avoir mis toute sa fiance en Dieu.²⁶⁰

256 Ibid, VI, p. 8.

257 Ibid, VI, p. 9.

258 Ibid, VI, p. 9.

259 Ibid, VI, p. 9.

260 C. Binet, Discours de la Vie de Ronsard, p. 30-31 de
 Paul Laumonier, Ronsard Poète Lyrique, édition de 1909.

Il s'éteignit le 27 décembre 1585 âgé de soixante et un ans seulement et fut enterré dans l'église de Saint-Cosme. Un nombre infini d'éloges, d'oraisons funèbres, et de "tombeaux" en vers l'honorèrent.

Il est intéressant de noter qu'un futur cardinal du Perron prononça son oraison funèbre d'un caractère tout à fait élogieux.

CONCLUSION

Que doivent être nos conclusions à l'égard de Ronsard et de la religion? Tout d'abord, nous avons tâché de démontrer que Ronsard ne fut pas le païen que certains critiques ont imaginé. Il est trop facile de dire comme M. P. Perdrizet, par exemple, qu' "...il semble bien que Ronsard, comme les hommes de la Renaissance, n'était guère du moins en 1562, qu'un païen."²⁶¹ En lisant le volume que consacra Perdrizet à Ronsard, Ronsard et la Réforme, nous soupçonnons que le critique était plus ou moins incapable ou de comprendre ou de sympathiser avec le profane qui régnait à ce moment. Pour lui (et pour d'autres encore), un paganisme littéraire est nécessairement le reflet d'une âme païenne et perdue et son point de vue coïncide là avec celui des pamphlétaires huguenots, ennemis du poète. Certes, selon M. Paul Laumonier,²⁶² le poète fut païen par son imagination, par sa culture et par son esthétique mais nous ne croyons pas qu'on puisse y ajouter "par son tempérament."

Quant au panthéisme du poète, nous le croyons aussi moins

²⁶¹ P. Perdrizet, Ronsard et la Réforme, Fischbacher, Paris, 1902, p. 51.

²⁶² P. Laumonier, Ronsard, Poète Lyrique, p. 205.

important qu'on ne l'a pensé jusqu'ici. Il est vrai comme dit M. V. L. Saulnier dans la Littérature de la Renaissance que "la Renaissance vit sa mythologie: ce qui n'est pour nous qu'ornement maniéré, traduction plus ou moins savante des réalités naturelles, reste chez elle riche de substance..."²⁶³ et que Ronsard fut souvent réellement sous l'enchantement des déesses de son Vendômois, de sa forêt de Gastine. Mais J. F. Brunetière a d'ailleurs constaté en passant qu'on a surestimé la place tenue par la nature dans les oeuvres de Ronsard.²⁶⁴ Certes, quand Ronsard parla de la nature, sa sincérité fut indéniable, car "il adorait la campagne, particulièrement celle qui fut le berceau de sa famille."²⁶⁵ Mais ajoutons à ce que dit Brunetière le fait qu'il est rare de trouver une description de la nature qui n'ait pas sa contrepartie classique. Les plus beaux passages, les plus originaux d'apparence, eurent toujours leurs sources chez les anciens. Nous concluons donc que le panthéisme du poète, comme son athéisme, a été surestimé et que "Ronsard nous conduit à un panthéisme moins général que celui de Hugo..."²⁶⁶

263 V. L. Saulnier, La Littérature de la Renaissance, p. 43.

264 F. Brunetière, La Littérature Française Classique, p. 352.

265 P. Laumonier, Op. cit., p. 430.

266 G. Cohen, Ronsard, p. 283.

Il reste à qualifier quelque peu le catholicisme particulier de Ronsard. Ce que nous avons examiné au cours de cette étude confirme assez clairement le catholicisme foncier du poète. Avec M. H. Chamard, nous pourrions dire: "Qu'il ait été résolument et sincèrement catholique, je crois qu'on n'en saurait douter."²⁶⁷ Mais, comme M. G. Cohen, nous croyons qu'il "est difficile de définir avec précision la philosophie de Ronsard."²⁶⁸ Celui-ci nous parla à maintes reprises de son catholicisme sans l'expliquer davantage. Ce qu'il en dit suggère qu'il croyait sincèrement en Dieu:

...ce Dieu tout parfait, plain d'éternelle essence,
Tout rempli de vertu, de bonté, de puissance, ²⁶⁹

et en Jésus-Christ, "ce fils bien aimé"²⁷⁰ qui "sans péché, porta de nos péchés la peine..."²⁷¹ Il accepta l'église comme un héritage vénérable tout en voulant (en catholique libéral) la voir meilleure. Il fut aussi catholique par tradition comme nous

267 H. Chamard, Histoire de la Pléiade, II, p. 372.

268 G. Cohen, Op. cit., p. 284.

269 Oeuvres Complètes, XI, p. 135.

270 Ibid, XI, p. 136.

271 Ibid, XI, p. 136.

l'avons déjà vu et peut-être trop exclusivement par tradition:

Si donc je suis Athée en suivant cette loy,
La faute est à mon pere, et le blasme est à moy.²⁷²

Ce que nous avons le droit de juger répréhensible chez lui, pourtant, ce fut l'absence partielle de vertus chrétiennes et catholiques. Nous cherchons souvent en vain l'humilité chrétienne et trouvons à sa place une vanité extrême. Ronsard (et ce fut lui qui le dit), c'est "le coureur, qui galopant librement par les campagnes Attiques et Romaines osa tracer un sentier inconnu pour aller à l'immortalité."²⁷³ Il rappela au peuple français depuis le commencement (1550):

...quand tu m'appelleras le premier auteur
Lirique François, et celui qui a guidé les
autres au chemin de si honneste labeur, lors
tu me rendras ce que tu me dois...²⁷⁴

Ronsard composait des vers sur son tombeau à partir de 1549 et s'imaginait les pastoureaux qui, en voyant l'épitaphe, disaient à l'île:

Que tu es renommée
D'estre tumbreau nommé
D'un de qui l'univers
Ouvra les vers! ²⁷⁵

272 Ibid, XI, p. 140.

273 P. Ronsard, L'Art Poétique, Cinq Préfaces, Cambridge University Press, p. 25.

274 Ibid, p. 25.

275 Oeuvres Complètes, II, p. 99-100.

Cette extrême confiance en lui-même, disons-le, cette vanité prétentieuse (qui dut son origine en partie au fait que le poète entreprenait une tâche divine), continua jusqu'à la fin de sa vie. Le poète feignit l'humilité de temps en temps seulement, lorsqu'il fut question de faire appel à la générosité des grands. Le "Tombeau de l'Auteur" fut composé par lui-même et les deux premiers vers résument l'idée que Ronsard se fit de son prestige:

Ronsard repose ici, qui, hardi dès l'enfance,
Détourna d'Helicon les Muses en la France,²⁷⁶

On ne s'étonne pas, alors, qu'au siècle suivant, Boileau l'ait appelé "ce poète orgueilleux."²⁷⁷

De plus, la moralité du poète, comme celle de la plupart des génies de son époque, laisse à désirer. Ronsard aima un peu trop les plaisirs fugitifs de ce monde et sa sensualité ne fut que très légèrement voilée le long de ses poésies. Fatigué de l'étude, de la composition poétique, elle le conduisit à commettre bien des erreurs. Même l'ami de Ronsard, de Thou, admet que celui-là s'est trop adonné à la volupté:

276 Oeuvres Complètes (Lemerre), VI, p. 9.

277 Boileau, L'Art Poétique, Nouvelle Bibliothèque Populaire, Paris, p. 258.

Comme Ronsard n'avait pas moins de bonne mine et de vigueur de corps que d'esprit, à force de se réjouir et d'aimer les plaisirs, il se ruina la santé en sorte que vers la fin de sa vie, il se vit extrêmement tourmenté de la goutte.²⁷⁸

Mais évitons de pousser trop loin notre conclusion. Nous pourrions citer des vers qui, faisant partie de la guerre pamphlétaire contre Ronsard, portèrent une accusation grossière, mais cette accusation, souvent utilisée par les Huguenots, est fausse:

Quare dicis Ronsardum
Scortis bene placidum
Est summus Paederestes;²⁷⁹

M. Gustave Cohen écrit pour défendre notre poète: "Si Ronsard a été sensuel jusqu'à l'excès, il est resté dans les lois de la nature."²⁸⁰

Quant à la charité chrétienne, il lui en manqua également. Ronsard se méfiait toujours du peuple qui, selon lui, ne fut point capable de le comprendre, de l'apprécier à sa juste valeur. Le premier vers ciselé sur le monument à Ronsard devant le collège de France à Paris lui fait honneur, le vers qui suit, qui en est heureusement absent, ajoute à son intégrité mais non pas à son mérite en tant qu'homme:

L'honneur sans plus du verd laurier m'agrée,
Pour lui je hai le vulgaire odieus,²⁸¹

278 Cité par Perdrizet, Op. cit., p. 56.

279 L'abbé Charbonnier, Pamphlets Protestants Contre Ronsard, p. 66.

280 G. Cohen, Op. cit., p. 238.

281 Oeuvres Complètes, II, p. 4.

Indéniablement catholique, Ronsard ne fut point alors le catholique parfait, mais le catholique faillible envers lequel l'église, reconnaissant la nature faible de l'homme, ne fut pas trop sévère.

Nous pouvons conclure en soulignant comme le fit M.

Patterson le catholicisme essentiel du poète:

However eclectic his personal philosophy, and however hedonistic and frankly sensual the ethical tendency of some of his poems, there remained, demonstrably, distinct religious overtones in the background of his mind." 282

Nous nous sommes efforcés, en parcourant la vie et l'oeuvre de Ronsard, de mettre en lumière la plupart de ces "overtones" dont parle Patterson, tout en examinant le point de vue opposé qui nous a apporté, certes, une grande variété et richesse d'opinions.

282 W. F. Patterson, Three Centuries of French Poetic Theory, p. 519.

BIBLIOGRAPHIE

A. EDITIONS DES OEUVRES DE RONSARD:

Nous avons utilisé la magistrale édition de M. Paul Laumonier, Oeuvres Complètes de Pierre de Ronsard, Droz et Didier, Paris,

Lorsqu'il fut question des Hymnes et des Derniers Vers, nous nous vîmes obligés de nous rapporter aux volumes IV et VI respectivement de l'édition antérieure de Laumonier, parue chez A. Lemerre, 1914-19. Pour la prose de Ronsard, nous nous sommes servis de l'édition de la Cambridge University Press, Ronsard, L'Art Poétique, Cinq Préfaces, 1930.

B. LISTE BIBLIOGRAPHIQUE GENERALE:

- Balzac, Honoré de Le Cousin Pons, Gibert, Paris, 1947.
- Baudelaire, Charles, Les Fleurs du Mal, H. Béziat, Paris, 1938.
- Boas, G., The Modern Traditions of European Philosophy, Harper, New York, 1929.
- Boileau, L'Art Poétique, Epîtres et Satires, Bibliothèque Populaire Nouvelle, 1936.
- Bourdeille, Pierre de, Vie des Dames Illustres, Françaises et Etrangères, Librairie Garnier Frères, Paris.
- Bourdeille, Pierre de, Vie des Dames Galantes, (éd. René-Louis Doyon), René Rasmussen, Paris, 1946.
- Brunetière, F., Un épisode de la Vie de Ronsard, Revue des Deux Mondes, 15 mai, 1900, p. 371-390.
- Histoire de la Littérature Française Classique, (1515-1830), Delagrave, Paris.

- Bush, D., Renaissance and English Humanism, University of Toronto Press, 1939.
- Calvin, Jean, Trois Traités de Jean Calvin - L'Épître à Sadolet, Le Traité de la Sainte Cène, Le Traité des Scandales, Edition "Jésars," Paris, 1934.
- _____, Traité des Reliques, Suivi de l'Excuse A Messieurs les Nicodémistes, Introd. et Notes d'Albert Autin, Edition Bossard, Paris, 1921.
- Chalandon, Georges, Essai sur la Vie et les Oeuvres de P. de Ronsard, Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Lyon, Simon Raçon et Compagnie, Paris, 1875.
- Chamard, Henri, Les Origines de la Poésie Française de la Renaissance, E. de Boccard, Paris, 1932.
- _____, Histoire de la Pléiade, Didier, Paris, 1939, 4 vol.
- Charbonnier (l'abbé F.), La Poésie Française et les Guerres de Religion, Paris, 1919, in - 8.
- _____, Pamphlets Protestants Contre Ronsard (1560-1577), Ed. Champion, Paris, 1923.
- Cohen, Gustave, Ronsard, (Nouvelle édition), Boivin et Cie., Paris, 1946.
- D'Aubigné, Agrippa, Les Tragiques, Librairie Garnier Frères, Paris, 1931.
- Dauzat Albert, Dictionnaire Etymologique, Larousse, Paris, 1947.
- De la Boétie, Discours sur la Servitude Volontaire, Librairie de la Bibliothèque Nationale, 1873.
- Du Bellay, Joachim, Poésies Françaises et Latines de Joachim du Bellay, Garnier, Paris, 1918, 2 vol.
- _____, La Défense et Illustration de la Langue Française, Garnier Frères, Paris, 1946.

- Faguet, Emile, Seizième Siècle, Etudes Littéraires, Société Française d'Imprimerie et de Librairie, Paris.
- Febvre, L., Le Problème de l'Incroyance au XVI^e: La Religion de Rabelais, (Première Edition), Albin Michel, Paris, 1942.
- _____, Autour de l'Heptaméron, Amour sacré, amour profane, N. R. F., Gallimard, 1944.
- Froger (abbé Louis), Ronsard Ecclésiastique, Revue historique et archéologique du Maine, tome X, 1881.
- Gambier, Henri, Italie et Renaissance Poétique en France, Padova, 1936.
- _____, Historiens et Méorialistes du XVI^e siècle, (extraits), Classiques Larousse, Paris.
- Julleville, Petit de, Histoire de la Littérature Française, des Origines à Corneille, Masson et C^{ie}, Editeurs, Paris, 1908.
- Lalou, René, Les Etapes de la Poesie Française, Presses Universitaires de France, Paris, 1947.
- Jusserand, J. J., Ronsard, 1^e édition, Hachette, Paris, 1913.
- Lange, Maurice, "Quelques sources probables des Discours de Ronsard," Revue d'Histoire Littéraire de la France, 1913.
- _____, La Sainte Bible, traduction de L. Segond, Paris, 1939.
- _____, La Satyre Ménippée, Nouvelle édition de Ch. Marcilly, Garnier, Paris.
- Laumonier, P., "Jeunesse de Ronsard" Revue de la Renaissance, 1902.
- _____, "Notes historiques et critiques sur les Discours de Ronsard," Revue Universitaire, le 15 février, 1903.
- _____, Ronsard, Poète Lyrique contenant le Discours de la Vie de Ronsard de C. Binet, Deuxième édition (sans le Discours), Hachette, Paris, 1923. Troisième édition, Hachette, Paris, 1932.

Leger, François, La Fin de la Ligue (1589-1593) avec Trois Etudes sur le XVI^e siècle par Aries, Chastel, Charmet, Editions de la Nouvelle France, Paris, 1944.

_____, Lettre aux habitans Catholiques des villes de la France qui ont juré la sainte Union, Paris, Nicolas Nivellet et Rollin Thierry, 1590, in - 8^o

Lewis, Wyndham D. B., Ronsard, Sheed and Ward, London, 1944.

Littre, Emile, Dictionnaire de Littre, 4 vol. Paris.

Madelin, Louis, François I, Flammarion, 1937.

Montaigne, Michel de, Essais (Extraits), Larousse, Paris.

Patterson, Warner Forrest (U. de Michigan) Three Centuries of French Poetic Theory, (1328-1630), (Première Edition), University of Michigan Press, 1935.

Perdrizet, P., Ronsard et la Réforme, Fischbacher, Paris, 1902.

Plattard, Jean, La Renaissance des Lettres en France, (4^e édition), Armand Colin, Paris, 1941.

Rabelais, François, Le Quart Livre (édition de J. Plattard) Société des Belles Lettres, Paris, 1946.

Rambaud, Alfred, Histoire de la Civilisation Française, Armand Colin, Paris, 1938, 2 tomes.

Rayon, E., Ronsard en France et dans la Région de Brie-Gâtinais, (Première édition), Imprimerie Legrand, Melun, 1925.

Ranaudet, A., Préréforme et Humanisme à Paris (1494-1517) (Première édition), Champion, Paris, 1916.

Ronsard et Son Temps (Préface de Pierre de Nolhac) collaborateurs:

M. de la Roncière

Couderc

Jean Babelon

P. A. Lemoisne

André Martin

M. Alfred Pereire

éditions Albert Morance, Paris, 1925.

Saulnier, V. L., La Littérature de la Renaissance, Presses
Universitaires de France, Paris, 1942.

Scève, Maurice, Délie, Object de Plus Haulte Vertu, édition
critique d'Eugène Parturier, Droz, Paris, 1931.

Vianey, J., Chefs-d'Oeuvre Poétiques du XVI^e siècle, Hatier,
Paris, 1924, 1 vol (p. 161-302).

Villey, Pierre, Pierre de Ronsard, Paris, 1914.